

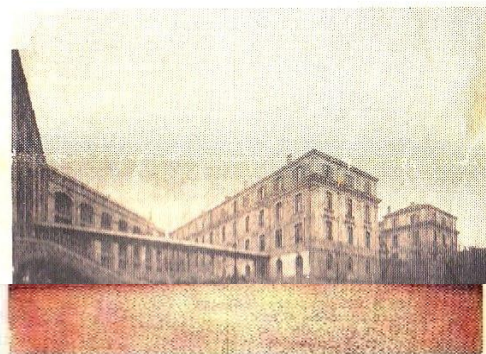


Sous un illustre parrainage...



PRÉSENTE

LE CENTENAIRE **du Lycée d'Aumale** **de Constantine**



...cette grande bâtisse...



...au cœur de la vieille ville

« Reprendre contact
avec les jeunes générations
qui auraient leur place dans
la célébration du centenaire »

Docteur GUIGON,
Commissaire général
à l'organisation

La Légion d'honneur de M. l'Inspecteur d'Académie

Il y a quelques semaines, tout le monde universitaire de l'Est algérien était mis en émoi par un événement que nous avons cru digne d'être noté. Cette nouvelle concernait l'Inspecteur d'Académie M. Jacquin qui venait d'être décoré de la Légion d'honneur.

Il n'est pas dans notre intention de dresser un tableau des « motifs » à qui ont valu cette promotion « à patron » de tout l'enseignement de la région. La liste serait d'ailleurs fort longue. Notons cependant que tous les professeurs, instituteurs, instructeurs dépendant de l'Académie ont apprécié cette haute distinction à sa juste valeur. C'est ainsi qu'ils n'ont pas hésité à se déplacer dans leur grande majorité pour se réunir dans un des halls du lycée Laveran pour exprimer leur grande considération. Et, comme en toutes les grandes occasions, le champagne et les gâteaux ont été généreusement servis, parfaissant ainsi l'ambiance d'amitié.

« Flash » est heureux de transmettre l'enthousiasme de tous les jeunes scolaires à un homme dont ils n'ignorent pas ni l'importance ni les qualités.

SÉTIF PARMİ NOUS

Chers amis, à tous, bonjour. Sétif ne doit plus maintenant souffrir de complexe d'infériorité vis-à-vis de la « Capitale » Constantine. En effet, comme toute ville estudiantine qui se respecte, Sétif lit à présent « Flash ». Encore a-t-il fallu que ce soit un Philippevillois qui l'y introduise, (encore une preuve de la supériorité incontestée du Littoral sur les Hauts-Plateaux !)

J'espère que les nouveaux lecteurs de « Flash » ne se contenteront pas d'être passifs, mais qu'ils participeront effectivement à la publication du Journal. Je fais, par là, particulièrement allusion à la gent féminine. En effet, à moins qu'elle ne prenne des pseudonymes masculins, elle semble briller par son silence. Alors, Mesdemoiselles, un peu d'énergie, réveillez-vous, ne vous laissez pas accabler par les garçons. Je sais que le silence est un mépris, mais il faut relever le défi, il faut être franc-jeu, j'espère que ce n'est pas trop demander à des filles). Aussi, j'espère que les lectrices daigneront s'abaisser à dégrainer... leurs stylos, si cela ne doit pas trop blesser leur fierté, (je m'adresse surtout aux Sétifiennes), et à prendre part au combat.

Dans un tout autre domaine, je voudrais savoir ce que les lecteurs (et les lectrices, bien entendu) ont pensé du film de Charles Chaplin : « Un Roi à New-York ».

CALIGULA.

AU C. R. A. D. LA FAMILLE HERNANDEZ

Enfin, un spectacle qui a répondu aux goûts du public constantinois, ce public si calme, qui accépte tout, le bon et le mauvais sans rechigner. Eh bien, là, il s'est ému. On a déjà relaté les bagarres sensationnelles qui se déroulaient lors de la location des places, c'était une lutte épique. En particulier du côté de ces dames qui avaient manqué fort habilement le pépini. Enfin, pour tout dire, la « famille Hernandez » était à Constantine.

Cette sympathique troupe de jeunes amateurs a fait vivre pour nous des scènes de tous les jours. Bab-el-Oued, nous savons ce qu'évoque en nous ce nom, ce quartier au parler si pittoresque et pas le « sabir », comme certains illettrés l'ont affirmé. Je suis moi-même un Algérois exilé, je peux en parler en connaissance de cause, gypsos, gaitistes, « cimetiers ». On avait coté tous ces charmants voyous et autres rempailleurs de chaises, comme on dit là-bas.

Je crois que ces jeunes-certaines ne sont en Algérie que depuis quelques années, par exemple Poulx le marchand de poisson, qui possède dans la cuisine un accent tout parisien, eh bien ! ces jeunes nous donnent une leçon

des plus profitables, ils vivent ces quelques scènes, il semble qu'ils oublient, tous tendus vers un même but, l'art.

Le scénario du moment était de classer « ça ne casse rien ». D'autres, à la représentation, ont ri plutôt par compassion, en affirmant : « ce n'est pas du théâtre ». On dit que la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. Vous, vous avez tout oublié, et le « reste » aussi, à moins que n'ayez jamais eu de culture, ou vous n'avez rien compris, tout simplement. Enfin d'autres se sont montrés plus cultivés en appréciant fortement les scènes... duos folkloriques, par les bis les appels. Une troupe qui a obtenu parient les succès vient se faire siffler à Constantine, non, mais vous dérangez, c'est sans doute pour cela qu'on s'est battu pour avoir des places, que la salle a crié sous les applaudissements, mais voilà ! certaines gens ont l'opinion trop basse, sans doute, sous leurs oracles, plutôt dire qu'ils n'en ont pas du tout, ils sont venus voir un spectacle avec déjà un préjugé, on un parti pris heureusement qu'on ne vous a pas suics. Vous n'avez pas su apprécier le talent, la technique, le jeu d'artistes vraiment bons dans leur genre. C'est cela qu'il fallait juger, car, le vocabulaire, et l'accent, nous les connaissons, pour être du pays.

Comme le « Tout Paris » a applaudi à un spectacle typiquement algérien, qui a fait fureur dans la capitale, ce n'est pas une poignée d'« instantanés », qui ne possèdent même pas un semblant de connaissance théâtrale, qui rejettera un spectacle que le bon sens a applaudi.

STORM

FLASH

Journal des Étudiants de Constantine
4, Place Lemaine — CONSTANTINE
Téléphone 56-2

Tous les abonnements doivent être adressés à :

M. Henri MANFREDI
17, Rue Dismont — CONSTANTINE
Téléphone : 40-67

C. C. P. : 1037-14 ALGER

Lot N° 49555 du 16 juillet 1962 sur les publications destinées à la jeunesse

Dépôt légal des parutions

Le Directeur-Gérant : J. C. Heberté

Imp. Dismont — CONSTANTINE

LES LIVRES :

LE CHOIX DE FLASH

LE LIVRE-VEDETTE

BOURLINGUEUR DES MERS DU SUD. par Eric Newby, Table Ronde, 1.150 frs. Ce livre raconte l'odyssée pittoresque d'un des derniers grands voiliers. Il est un « best-seller » mondial. Histoire vraie et passionnante de la vie des marins, pleine de l'odeur de la mer, pleine d'humour également. « Chaque page du livre d'Eric Newby est un témoignage passionnant. On ne fait pas mieux ». (Blaise Cendrars).

D'AUTRES TITRES

LA POSTALE DE NUIT par René Claude, France-Empire, 750 frs.

Ce n'est pas un récit historique, mais au contraire, un brûlant témoignage d'actualité. Il nous révèle les secrets d'une réussite, et nous fait connaître des hommes, qui pour une fois, méritent de sortir de l'anonymat.

LA BATAILLE DES SERVICES SECRETS. OU LE MANUEL DU PARFAIT ESPION. par J. Fenroy, Milieu du monde, 650 frs.

Technique de l'espionnage, oui. Mais aussi anecdotes et des souvenirs, des exemples célèbres qui en rendent la lecture particulièrement attrayante.

SAHARA AN I. par Jean Lartéguy, N.R.F., 800 frs.

La France possède-t-elle un nouvel Eldorado. L'auteur suppose que le Sahara possède la plus grande réserve pétrolière du monde. Il nous fait connaître pour la première fois, « cette entreprise gigantesque dont la France prend à peine conscience et dont dépend son avenir ».

ENTRE LA PEUR ET L'ESPOIR. par Tibor Mende, le Seuil, 450 frs.

Aux grands mots, il faut les grands remèdes. Ce livre les énonce.

VIE DE CONAN DOYLE. par John Dakson Carr, Robert Laffont, 1.500 frs.

« Une aventure passionnante ».

LE CAS FRANÇOISE SAGAN. par Georges Hourtlin, le Cerf, 300 frs.

Il y a « un cas Sagan » révélateur, qui éclaire toute une époque. Il cristallise avec puissance certains thèmes littéraires et sociologiques qu'il est utile de méditer.

CRIME par Myer Levin, Stock, 990 frs.

Par sa puissance d'évocation, sa profondeur psychologique, cette véridique histoire d'un crime fera date autant que « Crime et Châtiment ».

TOUS CES LIVRES SONT EN VENTE A LA :

LIBRAIRIE CHAPPELLE

1, Place d'Orléans, et 15, rue Rohault de Fleury — CONSTANTINE
Téléphone : 21-01

Le Canard à Chacha

L'actualité théâtrale

Trois grands coups — des braves. La salle tout entière est déchaînée. Saluez longuement à son entrée La CALLAS, célèbre soprano. De qui « la Norma » est redoutée. Quelques coups de sifflet

Et va naître le drame. La CALLAS a abusé. Les véritables mélodrames. Par qui l'avant scène est occupée. Quelle est donc cette Dame. Aventureuse dans l'âme. Affrontant, et Ro mains, et Granchi. Que fait-elle donc en Italie ? Elle est vedette du Bel Canto !

...Bel canto, Dites-vous !... N'est-ce pas cette « huile » Qui manque ses rendez-vous, Amène telle sur telle. En somme, un Soprano

Pou importe aux Français CALLAS ou CERQUETTI, Puisque l'adorable CARO, Héréditaire des GRIMALDI Est dans les bras de Rainier, La championne du Gueul-Canto !

Bien avant nous avions, Capricieuse Chanteuse, Un président Lape-loin, Amateur de hibernons, Un ministre Zino-Zano Fervent de grande Charteuse.

par Yves ATTOUCHE



Demain comme hier

une lunette

Ch. Santraille

demeure synonyme de

PRÉCISION - CONFORT - ÉLÉGANCE

par son matériel ultra-moderne

ses techniques scientifiques

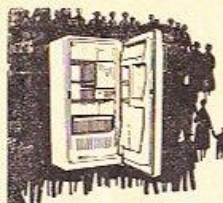
son choix considérable en verres et montures

La Première et la plus importante Maison d'Optique du département

Jumelles - Compas - Boussoles - Baromètres - Loupes

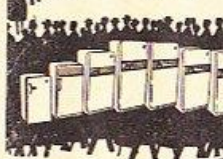
Instruments d'optique des Meilleures Marques

Tél. : 42-38 — 2, Rue de la Concorde, 2 — C.C.P. 141.34



Ils sont des milliers...

... Qui choisissent déjà leur réfrigérateur dans la gamme la plus prestigieuse de l'année : 9 modèles, de 102 litres (le Club, révélation de l'année) à 278 litres. Techniquement parfaits, ils répondent à tous les besoins...



FRIGIDAIRE le vrai

Consultez les Concessionnaires "FRIGIDAIRE" et leurs dépositaires. Ils vous à votre service pour vous conseiller.

Consultez l'annuaire "FRIGIDAIRE" RADIO ALGER-ORAN (le mardi à 21 h 45) RADIO MONTE-CARLO (le lundi à 20 h)

PRODUCTION GENERAL MOTORS FRANCE

Distributeurs exclusifs

Etablissements Henri MASCHAT

CONSTANTINE : Place Behagie — Tél. : 55-61 et la suite
BONE : rue du Languedoc — Tél. : 37-32
Démonstrateurs dans chaque ville des départements

BAS... DINAGES ET BAS... RATIN

Pour la bonne entente : CHEMISES - BAS

Allons ! Allons ! Messieurs ce n'est sûrement pas vous qui devez vous moquer de nous.

Ne croyez-vous pas que les crânes russes, (chaussettes avant l'âge), les colliers, les petites moustaches, des jeunes de 14, 15 ans, surveillent anxieusement leurs apparitions, les chemises rouges, jaunes, vertes, (tels que les bas) et vos pantalons teignés de poêle (il vous faudrait une fermeture éclair à chaque jambe pour pouvoir les mettre et les enlever), vos chaussettes multicolores et vos souliers (dits gitanes) à talons légèrement hauts (3 à 4 cm !), à bouts extrêmement pointus sont ridicules ?

Jamais (bien sûr) vous n'auriez pu croire que vous nous déplaçiez, vous êtes pourtant satisfaits de vos personnes ainsi retouchées et affublées.

Si vous portiez une cravate jaune (ou un Neel de soulier) sur une chemise rouge sang-de-bœuf, un pantalon noir étranglé, des chaussettes rouges (assorties à la chemise) des souliers à talons pointus, et pour couronner le tout, une tête dans le genre boule de billard, avec une petite moustache, n'est-ce pas snobisme ?

Vous n'aimez pas notre mode, nous n'apprécions pas la vôtre !

Ne pensez pas : « pour être aussi cruel, celle-là, elle doit se sentir particulièrement vaine. Non, non, je ne porte pas de bas de couleur, de capotules et de robes sans mais je m'efforce d'être impartiale.

Il est bien connu que les dramatiques violent toujours la base de leurs voisins mais ne se doutent pas qu'ils en ont une,

et que d'autre part la nouveauté a toujours du mal à s'établir, même si elle passe rapidement). Alors vivons nos bas, capotules et robes sans, et vous, messieurs, vivez aussi : « Vivez nos coupes, chemises, pantalons, chaussettes, souliers ». (Votre inventaire bat le nôtre).

Votre ironie ne nous influence pas, (vous le savez bien), pas plus que les nôtres ne vous influenceront (et ça, nous le savons, nous !)

J'espère qu'après cela bas et chemises seront rectifiées.

JUSTICE

RÊVE D'ENFANT

Je voudrais me dit-elle
Des yeux ruses et de longs cheveux bleus

Et des robes de brise
Avec des chants d'oiseaux...
Je voudrais...
Mille étoiles sonores
Avec leur traîne d'ombre...
Des perles de rosée
Avec des ailes blanches
Pour me mener bien haut
Vers l'onde palpitante
Aux vagues de palette
Que roule indolamment
Un ciel plein de radieux sourires.

SIMO.



Revenons à la mode : HISTOIRES DE SACS

Chères lectrices, c'est à vous que je voudrais expliquer la manière de choisir des sacs, car de nombreuses preuves de votre manque de goût m'ont frappé. En effet, nous n'avons AUCUN GOUT ! Vous vous dites « filles » et vous vous contentez d'avoir un chic « inouï » pour choisir les jolies choses. Je vais vous démontrer par a + b que c'est faux, et archi-faux.

Indigne d'être portée par de belles filles ! Voilà ! Et mes collègues très vénéralées sont de mon avis. Peut-être, après tout, sommes-nous idiots, ne connaissant rien dans le choix des sacs ! Bien sûr, c'est un adorable fourre-tout. Je le sais bien ! Un kilog de sucre, un quart d'olive, un litre d'huile, du parfum, de la poudre de beauté, du rouge à lèvres, un miroir, une carte d'identité, des clés, un livre poli-ciel, peuvent être dissimulés dans ces adorables petits sacs, me direz-vous.

Mais pensez à votre personne. Elle est amochée, changée, escamotée, ridiculisée, par un équipement pareil. Au cirque, vous auriez fait peur au plus affreux clown.

Oui, chères demoiselles, vous voyez que nous, les garçons, nous avons au moins un peu de goût. Vous dites : « C'est la mode » ! Bien entendu ! Mais il ne faut pas exagérer tout de même.

Nous allons récapituler, pour que vous puissiez réfléchir aux changements de mode que vous pourriez envisager pour satisfaire nos yeux malicieux, et aimant les jolies choses. D'abord, trouvez autre chose qu'une marmite à vous mettre sur la tête. Puis changez de robe, ensuite abandonnez ces jolies bas, et enfin choisissez vos sacs à main. Car nous observerons, et notre œil est

le bon. Réfléchissez donc à la présentation de votre beauté et prenez en pitié nos regards affusqués et navrés.

Le FLIRT, hier... aujourd'hui

Jadis, (c'est-à-dire en 1900, je n'ai pas l'intention de remonter jusqu'à l'Antiquité), on « fleurait ». L'innocence, la douceur, la délicatesse caractérisaient la belle époque. On se rencontrait au bal du pays, ou dans les fêtes foraines, les foires. Les attentions les attentions touchantes, faisaient des couples charmants pour quelque temps. Le galant papillonnait peut-être de temps en temps, mais il revenait bien vite à sa belle, avec de brillants serments de fidélité, une déclaration en règle, un genou en terre, la main sur le cœur, invoquant la beauté du paysage, attestait le ciel de son innocence, pour dissiper le malaise. Et une charmante idylle se jouait du temps et des mois. La timidité précédait aux rendez-vous. Un an après la première rencontre, le palant osait à peine, en plongeant dans une profonde révérence, déposer un tendre baiser sur la chère main de sa mie.

Las ! Où est ce temps, disent les représentants de la vieille école ! Désormais les idylles (si on peut les appeler ainsi) se font et se défont à une vitesse ultra-rapide, à raison d'une demi-douzaine par surbois (pour le même pays bien entendu... ou pour la même fille... soyons justes). Ça se passe entre un rock et un boogie, dans un cratère calypso ou un slow lent à souhait, dans une obscurité propice... Enfin, bref, tout le monde sait bien !... A la fin de la soirée, on s'empresse de se dire adieu. On n'a pas l'intention de pousser plus loin. On a « flirté » quelques heures à peine. Bah ! Ça suffit bien, pour un flirt ! Puis d'ailleurs, on n'a pas le temps de s'arrêter à ces considérations. Maintenant la surbois est finie, on a bien autre chose à faire. « Elle a marché, ça suffit ».

Ceux qui ne peuvent pas en faire autant orientent au scandale. Ceux qui ne veulent pas en faire autant se voilent la face.

Quant à moi, je sais bien qu'on est au siècle de la vitesse, mais quand même ! ! !

NEMO.

FANTAISIE...

Il y en a des ronds, des ovales, des hauts, des bas, des pointus, des biens portés, des tardus etc...

Il s'agit de chapeaux. Féminins, allez vous dire non ! Un but ! Il s'agit de chapeaux masculins, ça tout bien quelques liques de haïtins. Il suffit de regarder dans la rue pour s'en apercevoir.

Là toutes les gammes de fantaisie et de baroque même chez vous, Messieurs, ne vous en déplaise.

Les jours de pluie, particulièrement, tous les genres se donnent rendez-vous. Pour les formes, vous en avez eu un petit aperçu plus haut. Pour les couleurs, grande innovation : on ne s'en tient plus aux gris anthracites, aux feutres sombres, aux gris clairs, on préfère les couleurs teintées d'espérance. Il est désormais facile de repérer un tel ou un tel, grâce à la couleur de son chapeau.

Et parait-il, une nouvelle mode qui nous vient du Tyrol ou de pur Alsace, je ne suis pas certain en géographie va s'épanouir dans notre bonne ville et révolutionner le monde des chapeaux masculins.

Quant à la façon de les porter, nous pouvons l'admirer dans sa variété : on peut les enfiler sur les oreilles, on peut les mettre adroitement sur le côté, on peut aussi relever les bords et jouer le petit monsieur prêt à partir pour la pêche. Ou bien il est possible de bien rabaisser le bord, devant, et de prendre un regard féroce derrière cette visière, ça fait « dur », même quand on n'a pas donc ans.

Où bien alors, avec un bon matras, un maillet ou un gourd, on arrive à le défoncer de tous les côtés et à l'ajuster sur la tête sans trop de difficulté, ça donne un style désinvolte, négligé. Il ne manquerait plus que les boîtes de chapeau, et tout est pour aller en classe ! Je le signale au cas où vous seriez un peu perdu.

Donc la grande coque est aux chapeaux bizarres, bizarroïdes et extraordinaires.

Plus ils le sont, mieux ça va.

Anti-chapeaux.

Lorsque les PLAIES PLAISENT

Tout le monde connaît l'histoire biblique des Dix plaies d'Égypte. Eh bien Constantine aussi a eu ses petites plaies, comme tout le monde. Il n'y en a eu que quatre, d'accord, mais pour être des vraies plaies, c'était des vraies plaies.

Tout a commencé quand Flash faisait ses débuts : en effet, le premier numéro (Fleurs d'Aymale) voyait l'apparition de la mode des cordons autour du cou. Chacun en avait, garçons et filles. Les origines partaient de la ficelle, les raffinis, des fils de soie, les gourmets, des rubans de tulle ; on pouvait avoir le caractère de quelqu'un à partir de son cordon. Mais les plus contrariés furent sans doute les merciers, dont les boutiques étaient dévalisées.

Notre tête, messieurs, nous servit ensuite à attirer l'attention et chacun coiffa avec amour une mèche sur son front qui devait le faire ressembler à Marlon Brando (mais chacun rassemblait plutôt à Audrey Hepburn). Cela ne nous suffit pas : nous nous sommes dit que si la nature avait voulu notre auguste crâne d'un frontal, d'un échinide, d'un spinode, d'un occipital, de deux temporeux et de deux paritiaux, le tout agrémenté de quelques bosses, ce n'était pas pour les cacher : et Val eut lui aussi ses adeptes : les cheveux se fêchèrent contre cette importation et les cheveux se réjouirent d'être à la mode.

Ces demoiselles, cependant, voulaient elles aussi avoir leur petit succès : récemment, elles ont sorti de leur armoire de grasse et vieilles chaussettes dignes d'un guide de haute montagne ou d'un chasseur de tchibech. Certains prétendent que c'est élégant. D'autres affirment le contraire : de toute façon, il paraît que cela tient chaud ; moi, cela me laisse froid.

Vous me direz que ce sont des « fausses plaies » : vous manquez de fair-play ; tout le monde ne peut pas avoir des plaies sans trêve, ou des plaies d'heure, sans compter les plaies, ah.

Un mauvais plaisant.

John DEUF.

Les Belles Vacances...



STATION-SERVICE

24, Avenue Anatole-France. — Tél. : 32-15

A propos du Centenaire: DES ANCIENS NOUS PARLENT

INTERVIEW DE MONSIEUR LE DOCTEUR GUIGON, COMMISSAIRE GÉNÉRAL A L'ORGANISATION

par C. BENZERNADJI, C. DELÉGLISE et S. P. THIÉRY

Nous avons été reçus très aimablement et très simplement par M. le Docteur Guigon, qui a bien voulu répondre à nos questions.

1. — Pouvez-vous, Docteur, résumer pour nos lecteurs l'historique de l'association des anciens élèves et nous dire le rôle que vous y jouez ?

Notre association a été créée en 1904. Sa formation est donc assez ancienne. Depuis assez longtemps, elle a connu une période d'inaction. C'est à l'approche du centenaire de votre Etablissement que Monsieur le Proviseur a eu l'initiative de

la revigorer. Nous avons eu une assemblée générale le 23 décembre dernier : l'assemblée élut notre Président, M. Pozzo di Borgo, et décida la création d'une commission du centenaire, dont je fus chargé de diriger les activités.

2. — Pouvez-vous nous dire quelles sont les ressources dont vous disposez pour organiser ce centenaire ?

L'Association m'avait prévu qu'elle était pauvre : il fallait faire le maximum avec des moyens réduits. J'ai décidé tout d'abord de joindre le plus grand nombre d'anciens élèves possibles, tant en Algérie qu'en France, et de leur demander de consentir le sacrifice d'une contribution volontaire. Je leur ai aussi demandé de partici-

per à l'établissement d'un livre d'or du Centenaire. Nous avons également demandé de nous envoyer des communes de l'Est Algérien dont les habitants ont fait leurs études au Lycée. Je pense être fixé sur nos possibilités vers le 30 mars, et nous commencerons alors la réalisation de notre programme pratique.

3. — Quelles seront alors les manifestations qui se dérouleront et qui sont destinées à célébrer le centenaire ?

Tout d'abord, nous pensons donner un gala théâtral, grâce à l'amabilité de Monsieur Bordon, Directeur du théâtre.

Nous comptons organiser des coupes sportives d'athlétisme, de football, de volley-ball, de basket, d'escrime, et de tennis.

Les épreuves auront lieu en principe pendant les vacances de la Pentecôte. Nous prévoyons ensuite un cycle de 4 ou 5 conférences, consacrées au vieux lycée et à son temps.

Nous espérons donner un concert symphonique avec des artistes locaux. A la fin du mois de juin, nous remettrons à Monsieur le Proviseur, à l'issue d'un vin d'honneur au lycée d'Aumale, une plaque commémorative du centenaire.

Nous espérons aussi le rétablissement de la Distribution solennelle des prix, au cours de laquelle, selon une tradition en vigueur depuis 1904, notre association attribuerait de très beaux prix de fondation aux élèves méritants.

Mais notre grand projet est celui de faire éditer un livre d'or, à l'occasion du centenaire. Nous avons fait appel aux personnalités émi-

nentes qui ont fait leurs études aux lycées d'Aumale : Nous leur avons demandé de nous envoyer des articles pour ce livre. Nous pensons aussi reprendre le livre d'or que nos camarades avaient publié après la guerre de 1914-1918. D'autre part, des recherches sont faites dans les archives du lycée en vue d'établir une liste de tous les anciens élèves. Si nous obtenons rapidement un minimum d'informations intéressantes, nous pensons éditer ce livre d'or.

Nous attendons les réponses des personnes que nous avons sollicitées. De toute façon, nous faisons appel à tous les anciens élèves qui seraient intéressés par la publication de ce livre, et qui voudraient nous écrire. Ce livre sera hors commerce. Il sera remis aux anciens élèves et à tous ceux qui souscrivent au prix de 1.500 francs.

Nous pensons organiser un bal en collaboration avec l'Association des Etudiants Constantinois. Ainsi nous pourrions reprendre contact avec les jeunes générations actuelles, qui, elles aussi, auraient leur place dans la commémoration du centenaire.

4. — Vous connaissez avec joie, Docteur, que l'association des anciens élèves fêtera le centenaire par de magnifiques manifestations historiques, artistiques et sportives ; nous sommes persuadés que votre effort enthousiasmera tant les anciens élèves que ceux qui leur succèdent actuellement sur les bancs de notre vieux lycée. Pourriez-vous, maintenant, évoquer pour nos lecteurs quelques souvenirs personnels que vous avez connus de vos études secondaires que vous avez faites à Constantine ?

Que vous dire sur ma vie de lycéen ? Je n'étais ni un cancre, ni un élève exceptionnel. D'aucuns diront que je n'étais pas un vrai poète, car je n'ai jamais été collé. J'ai été élève du lycée de 1903 à 1912, c'est-à-dire à partir de la 10^{ème} jusqu'en classe de philosophie. J'ai connu le Maréchal Juin. Il était plus ancien que moi, mais déjà célèbre parmi nous.

Je me souviens très bien des professeurs, et avec un sentiment de respect. Tel Monsieur Lucien Hauvert qui avait eu son agrégation à 23 ans et s'intéressait beaucoup à ceux qui devaient faire de la médecine. C'était d'ailleurs un professeur remarquable, ainsi que tous ces professeurs partis en 1914, et dont beaucoup malheureusement, ne sont pas revenus.

5. — Quels étaient, Docteur, lorsque vous étiez élève, les rapports entre l'Administration et les lycéens ?

J'étais externe. Aussi, j'avais peu de contacts avec les répétiteurs, les maîtres et l'Administration. Il existait alors un décorum qui frappait nos imaginations d'enfant. Je ne me rappelle pas avoir vu Monsieur Busquet autrement qu'en redingote et en gibus. Quant à notre censeur, il portait jaquette et chapeau melon.

Tous les samedis, le proviseur et le censeur passaient dans toutes les classes afin de lire le résultat des compositions. Le proviseur remettait au premier un billet rouge, puis le censeur donnait un billet bleu au second. Ces petits billets avaient une valeur d'exemption de retenue. En 1911 le proviseur changea, et pour la première fois,

Le Docteur GUIGON, que nous remercions vivement de son accueil cordial, prie les Anciens élèves de se faire connaître et de communiquer leur adresse soit à lui-même, soit au bureau du Lycée d'Aumale.

on vit le chef du Lycée en redingote et en chapeau melon, ce qui parut révolutionnaire.

6. — Quelle était, Docteur, la mentalité des élèves ?

Les élèves n'étaient ni plus, ni moins dissipés qu'aujourd'hui. Ainsi, pendant la construction du Pont Suspendu, en 1910, nombreux furent les élèves qui, pris à regarder les ouvriers courir sur les câbles, furent collés impitoyablement. Quant aux internes, ils portaient un uniforme. Leur premier souci, le di-

manche, était d'aller chez leurs correspondants se mettre en civil. Ils se sentaient sans doute plus à l'aise pour s'amuser.

J'ai gardé de mes jeunes années un souvenir précieux et le souhaite à tous les élèves de 1958, de pouvoir évoquer leur vieux lycée avec autant d'émotion que moi-même.

7. — Quels étaient, Docteur, les loisirs des lycéens ? Racontait-il un journal comme Flash ?

Non, il n'y avait pas de journal lycéen, mais il existait l'Union Sportive du lycée, où l'on faisait beaucoup de tir. De plus, cet orga-

nisme comprenait une section correspondant à ce qu'on appelle de nos jours le Scoutisme. M. Vignon, surveillant général, l'actuel Préfet de Tizi-Ouzou, nous faisait sortir le dimanche. Nous allions dans les bois voisins. Nous nous divisions en deux camps différenciés par des brassards et nous préparions une grande manœuvre de petite guerre qui se terminait par un combat où l'on devait s'arracher le brassard, l'équipe gagnante étant celle qui avait le moins de pertes.

Nous avions un orchestre du Lycée dont j'étais le violoncelle et nous donnions de véritables concerts.

QUAND CES DEMOISELLES FAISAIENT LA LOI AU LYCÉE

par Monsieur Jean ALESSANDRI

— Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ? Le premier d'entre vous qui leur manquera de respect sera immédiatement expulsé. Je n'attendrai même pas la décision du Conseil de Discipline. Et le coupable, s'il est votre interne, son correspondant viendra le chercher, toute effroie cessante ! A bon entendeur...

Et, sans achever la phrase, car le mot « Silet » eut peut-être été pris pour un terme de politesse, Monsieur Collot, proviseur du lycée de Constantine, sortit. Il avait de serrer l'assise, c'est-à-dire de serrer le moine du professeur.

Ceci se passait le lundi 6 novembre 1922, à 8 heures 5 minutes en salle de chimie. Monsieur Collot était venu annoncer aux « Philosophes » que quatre lycéennes demeurées bachelières depuis le dernier juin, seraient leurs condisciples. Le lycée de jeunes filles ne pouvait vraiment pas, pour si peu d'audience, offrir le luxe d'une classe de philosophie. Il avait alors été décidé en haut lieu que ces demoiselles, officiellement inscrites sur les contrôles du lycée de jeunes filles, suivraient les cours du lycée de garçons et concourraient avec leurs camarades masculins dans les compositions trimestrielles. C'était une sage économie d'argent et qui démontre puissamment qu'il est toujours d'actualité de gréguer et de gaudir la régime républicain.

Le proviseur ne leur avait d'ailleurs rien appris. Depuis la rentrée scolaire, le bruit courait dans toute la ville de Constantine, et même dans tout le département, que les jeunes filles devaient désormais la localité de préparer le second bachelot au lycée de garçons. Le vœu demandé, à vous qui n'étiez pas encore nés en cet an de grâce, (Oh combien, à côté de 1858 !), en cet an de grâce, qui de grâce 1922, de bien vouloir vous reporter à l'époque. Certes, comme tous Français vous ignorez l'histoire, mais enfin, vous pouvez prendre tous renseignements auprès de vos parents et de vos grands-parents. Ils vous diront qu'en 1922, c'était un crime, pour un jeune homme, que de se montrer dans la rue — et même ailleurs — avec une jeune fille. Ou plus exactement, les conversations entre un jeune homme et une jeune fille, voire entre plusieurs jeunes gens, (d'une part), et plusieurs jeunes filles (d'autre part), s'élevaient tolérées qu'en présence d'amis nés et nées, ou de parents pudibonds. Il était alors plus inconvenant de la part d'un jeune homme et d'une jeune fille, de faire Caracul — ensemble, qu'il ne leur serait aujourd'hui d'aller seuls passer quelques semaines aux sports d'hiver.

La menace de Monsieur Collot ne provoqua donc aucune surprise, et ne valut à son auteur aucun ridicule. La dernière rangée de tables — 8 places — fut, sur le champ évacuée ; et ses occupants durent s'écarter, se pousser, s'éloigner le long des autres tables, déjà pourvues de titulaires. Nous dirons aujourd'hui qu'on manqua aussitôt d'espace vital, l'appartenant précisément à la catégorie des « citoyens déplorés ». Comme certains personnages d'Henri Barraud, je n'ai jamais été maigre ; et les ansais qu'il me fallut subir manquant au martyr de ce buveur de bière, je ne fus jamais, par la suite plus véhémentement traité de « gros », de « boule-de-graisse », de « gros cochon »... J'en passe, et des meilleures.

Après deux minutes d'absence, Monsieur Collot revint. Toujours très poli, il entra le premier, suivi de quatre jeunes filles. Soyons justes : elles étaient toutes fort belles à contempler. Je dois même avouer que l'envie de lire qui les animait l'emporta, et de beaucoup, sur la réaction d'être très dignes qu'elles avaient prise, à la demande (je l'ai vu depuis) de madame la Directrice. Elles s'installèrent bien à l'aise, aux places que nous leur avions abandonnées. Monsieur Collot se contenta de dire :

— Mesdemoiselles, soyez les bienvenues... ». Et s'adressant aux garçons : « Et tâchez de ne pas oublier mon avertissement, s'en va pas ! ». Les « n'est-ce pas » de Monsieur Collot avaient toute la puissance de la colère de Dieu.

L'année scolaire, malgré la présence des jeunes filles, s'écoula sans incident ou presque. Elles travaillaient avec ardeur, ne sachant pas leur plaisir de se placer au premier rang... Je veux dire, cette fois, aux places de première, deuxième, troisième et quatrième, par ordre de mérite. Et ma foi, elles faillirent atteindre leur but. Si ce brillant résultat ne resta pas inscrit à leur actif, c'est qu'un malheur frappa soudain l'une d'elles en pleine composition de philosophie, durant le deuxième trimestre. La pauvre enfant baissait modestement les yeux, tout en écrivant. Monsieur Lucullus, professeur de philo, s'aperçut alors que ce pupitre maintenant s'était posé la conséquence immédiate des regards masculins, mais l'obligation de pencher la tête en avant, pour lire le manuel de psychologie posé sur la case tabulaire, et ouvert comme par hasard aux pages traitant le sujet imposé : l'attention volontaire.

Oh ! Nulle sanction disciplinaire ne fut prise contre la demoiselle. Monsieur Collot voulait bien admettre

qu'elle avait apporté son manuel sans intention de s'en servir, qu'elle l'avait donc placé « machinalement », sans savoir comment dans la case, et que le livre s'était ouvert de lui-même, aux « leuilles » savant lus... (pardon ! Oh ! Rostand). Il s'y avait donc par troué, le sceau de cet élève ne faisant aucun doute. Je ne sais pas si l'intérêt fut beaucoup de cette infatigable justice, mais un de mes bons camarades, C. X. remercia la Providence ; lui aussi avait copié ; lui aussi s'était fait prendre ; lui aussi bénéficia d'une sage intervention des événements.

*** Ces demoiselles avaient l'autorisation d'emprunter la porte officielle, celle de la rue de France, comme les professeurs. Nous, les vulgaires élèves, nous n'avions droit qu'à l'entrée et à la sortie du boulevard, face au jardin. Elles se réunissaient en classe que cinq minutes après le roulement de tambour, (car il y avait encore un tambour, vestige des temps napoléoniens), et elles partaient cinq minutes après notre propre départ. La durée de chaque cours était donc régulièrement amputée de dix minutes durant lesquelles il n'eût pas été élégant de travailler. Le plupart d'entre nous s'en demandaient pas davantage.

Elles suivaient plus ou moins les explications des professeurs. Rien ne dissipait leur attention ; et il leur fallait mettre sur le compte d'une infatigable méchanceté l'attitude d'un professeur de physique-chimie qui, un jour, se permit de renvoyer de classe une de ces demoiselles. L'incident n'eut aucune suite sérieusement disciplinaire mais le professeur fut vigilement enquêté par l'inspecteur d'Académie. Il n'y avait pas encore d'Association des Parents d'Elèves, mais des parents affligés écrivaient au Recteur, et le croix, au Ministre de l'Instruction publique.

Une élève de philo était pensionnaire, (pas au lycée de garçons, évidemment), au lycée de jeunes filles. La directrice s'attendait point prendre la responsabilité de laisser quatre fois par jour cette demoiselle faire le trajet rue Nationale-Rue de France et vice-versa. D'accord avec le proviseur, il fut décidé qu'une maîtresse d'internat accompagnerait la lycéenne et qu'un surveillant prodigier les deux jeunes filles de toute mauvaise rencontre (mauvaise rencontre : traduisait potaches !). Hélas, il ne fut jamais tricher avec le sort. Certes, les garçons se trouvaient dans l'impossibilité d'approcher leurs camarades, mais la maîtresse d'internat et le surveillant tombèrent amoureux l'un de l'autre.

(SUITE PAGE 11)

LE LYCÉE D'AUMALE...

UN HISTORIQUE PARMI BEAUCOUP D'AUTRES

Imaginons que les progrès de la Science nous permettent de remonter le temps, et de revenir 102 ans en arrière pour revivre en bref l'épopée du lycée.

La naissance d'un lycée...

par le conseil municipal le projet d'un collège de garçons.

L'année suivante, le ministère l'approuve et reconnaît que ceci est nécessaire (nous allions mettre « indispensable »). Il faut attendre un an avant la création effective, et enfin le 1^{er} janvier 1858, désespoir des paresseux, joie des « petits bucheurs », M. Olivier, Directeur de l'école communale de Philippeville et bachelier es lettres, (il n'est pas donné à tout le monde d'être bachelier en 1858 !) ouvre dans une maison de la rue Caraman, au n° 49, une « Institution Secondaire de garçons ». A lui seul, il inculque aux 4 premiers élèves des rudiments de latin, grec, et autres matières. Devant l'affluence relative des élèves, il doit s'adjoint 3 maîtres et prend le titre de Directeur. Mais le local primitif se révèle bientôt insuffisant et ce 1^{er} février 1858, avec le concours de la municipalité, notre collège est transféré dans un immeuble de la rue Fontaine, nommé Kaiserli, situé près du ravin, au-dessus du lycée actuel. Là, l'année scolaire se termine le 1^{er} août, pauvres élèves, par la première distribution des prix devant une cinquantaine de collégiens. Passons en 1860. Le 29 février le collège est fondé. Il reçoit son installation définitive, en dessous du mo-

Nous sommes en 1856. Depuis longtemps le besoin d'une institution d'enseignement secondaire se fait sentir à Constantine. Le maire, M. Seguyvilleval fait voter

deste local qui lui a servi de berceau, et c'est là que des générations d'élèves studieux, plus ou moins, vont se succéder. En 1865 nous recevons enfin la visite de l'Empereur. Le collège profite de cet événement tant attendu pour se



M. OLIVIER
premier proviseur du Lycée (1857)

faire accorder les immeubles avoisinants. L'année suivante, le fondateur M. Olivier, nous quitte, car il est nommé Principal au Collège de Perpignan.

Petit à petit le collège va s'agrandir et se moderniser, recevant des aménagements nouveaux telle la construction de l'escalier et de la porte de la façade en 1869.

élèves. Or, en cette même année de l'autre côté du ravin, un somptueux collège impérial mixte (spécifications Arabe-Français) est créé, attirant les élèves classiques, déçus, de notre vieux établissement. Ce collège impérial deviendra l'hôpital.

A ces calamités s'ajoutent des révolutions de palais puisque 3 principaux se succèdent en 5 ans.

En 1870, on demande la transformation du collège en lycée, mais le moment est mal choisi car une guerre étant imminente l'empereur a bien d'autres soucis et l'idée tom-

be dans l'oubli. Par contre 1871 voit la fusion de notre collège et celui de Sidi-M'Cid (ancien collège impérial). Les élèves trouvent cela de fort mauvais goût, car le pont suspendu n'existait pas, ils doivent faire un très long détour par le pont d'El-Kantara pour se rendre à leur nouvel emplacement d'études. Aussi malgré leur grande ardeur au travail, les trois quarts des externes quittent l'établissement. Cela ne peut durer. On prend la décision de tout remettre en ordre et le collège communal retrouve son ancien emplacement qu'il ne quittera heureusement plus.

Tout se tasse !

La reprise est concrétisée par la construction en 1876 de la grande cour. De même, le principal prend l'excellente initiative de créer pendant les récréations des cours de travaux manuels, destinés à former l'habileté des élèves, et qui ont lieu, tous les jours, dans la grande cour. Malheureusement, la vue de la jeune élite constantinoise travaillant le fer et maniant le rabot ne plait pas du tout aux inspecteurs uniquement habitués à voir les collégiens penchés sur les livres. L'idée fut abandonnée. Ajoutons cependant que cette idée sera reprise de nombreuses années plus tard. En effet en 1955 des ateliers de reliure, d'astro modélisme, de tissage et de radio seront constitués attirant de nombreux élèves, surtout des internes.

Revenons en 1879, après cette courte incursion au 20^{ème} siècle. C'est pour voir le nom du collège briller au palmarès du concours général puisque, cette même année,

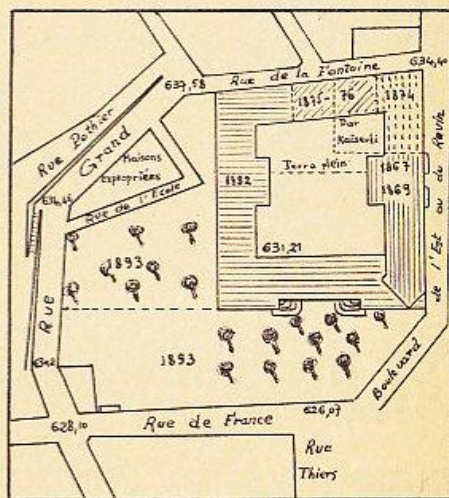
Du collège au Lycée...

Bientôt, en 1883, le 15 octobre, commence l'existence effective du lycée de garçons de Constantine. Le lendemain c'est l'inauguration officielle du lycée, qui a lieu en grande pompe devant toutes les personnalités du département et les 400 élèves tirés à quatre épingles.

Si les élèves ont pu cultiver leur esprit, par contre, ils n'ont eu jusqu'à présent aucune occasion de se développer physiquement. Cette lacune est comblée en 1890, par la fondation de l'Association Athlétique qui, prenant de l'extension, grâce à l'intérêt qu'y portent les élèves et, bientôt, elle deviendra

...et au Lycée d'Aumale

Le 14 mai 1942, les arbres sont étonnés de voir dans la grande cour un important rassemblement de gens parmi lesquels toutes les autorités qui prennent place dans les tribunes, et tous les élèves. Discours, musique militaire, rien ne



L'urbanisme a fait des progrès. Nous sommes en 1900

un élève y obtient avec succès le deuxième prix de géographie. Ceci consacre l'effort du collège pour sortir de l'ornière où il se trouvait, et il faut reconnaître qu'il y a réussi.

titre, et gardera une réputation digne du Duc qui le lui a donné. Par le système que vous voudrez bien imaginer revenons maintenant en 1958. N'omettons pas de dire, à l'occasion de ce centenaire, que de nouveaux travaux importants sont en cours depuis le début de 1957, notamment la construction d'une vaste et moderne salle de gymnastique.

Sincèrement, lycéen, lorsque tu penses à tout ce qu'à vu et subi notre Lycée Centenaire, ne ressens-tu pas un pincement au cœur et un certain sentiment de fierté ? Oh je sais, il nous arrive souvent de le traiter de tous les noms, de vouloir le quitter, de nous libérer de ses entraves. Mais tels les soldats, les Anciens Lycéens lorsqu'ils se retrouvent, évoquent avec émotion, une foule de souvenirs, et disent de ces 7, 8 ou 9 ans passés dans l'établissement « c'était le bon temps ». Sans doute malgré nos mouvements d'humeur, nous, Lycéens actuels, nous ferons de même dans quelques années. Aussi crions tous « Vive le Lycée Centenaire » et pensant à l'avenir essayons de lui forger un Bicentenaire encore plus glorieux que le premier.

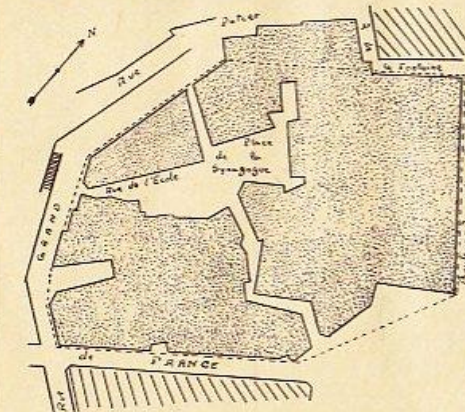
BEN et CHURCH

...et ses maladies de croissance

Ces débuts sont trop beaux et, hélas, le collège va connaître une période de crise, période critique qui aurait pu le faire sombrer dans l'oubli, mais dont il triomphe pour renaître bientôt (10 ans après) plus grand et plus fort. Expliquons-nous : il est très difficile aux classes supérieures de se peupler car nos jeunes atteignant la vingtaine aux alentours de la classe de quatrième, quittent le lycée pour travailler. C'est ainsi que nous voyons cette chose peu banale : un élève de 43 ans, vraiment plein de bonne volonté, suivant avec assiduité les cours de classes terminales ! On ne peut pas dire non plus que la philosophie soit très prisée. (C'est l'heureux temps qui, malheureusement, disparaîtra, puisque cette classe s'ouvre en 1883). Le professeur y dépense son savoir... Un seul et unique élève qui n'en sortira qu'en 1896. On perdra la trace de cet apprenti philosophe qui, le premier dans notre lycée, connaît les joies que cette bénéfique matière peut apporter. Peut-être, grâce à ces 3 ans, aura-t-il trouvé en lui-même ce que les philosophes ont cherché, cherchent et chercheront toujours, en attirant l'attention de leurs contemporains par de volumineux traités, c'est-à-dire le bonheur.

Une fois cet élève parti, le professeur se trouve devant une classe vide. Pour remédier à cet état de choses, l'administration du collège qui fait enseigner psychologie, morale, logique et métaphysique... aux fonctionnaires de la ville. Comme quoi le métier de fonctionnaire n'est pas de tout repos en 1866 !

Décadence du classicisme : Année 1887, les cours de grec et de latin sont supprimés. O cruelle perte, mais cela n'est pas du goût des



Le quartier du Dar Kaiserli en 1867
(en pointillé, l'emplacement du Lycée)

Prière au Professeur Lemaitre SAVANT UNIVERSEL

Vénérable savant et chimiste intrépide,
Maniant le phosphore à l'odeur insipide,
Tu braves l'oxythine au poison redoutable,
N'ayant pour bouclier que le bois de ta table.
Ignorant le danger, méprisant les blessures,
Du verre qui éclate en tranchantes cassures,
Tu exposes ton corps au poison d'un oxyde,
A l'action d'une base ou au feu d'un acide.
Ton pouvoir est fameux, ta force est sans limites,
Ton génie inventif créa contre les mites,
Un produit formidable, un tueur sans rival,
Qui même au genre humain portait le coup fatal.
Maître des éléments, si tu pouvais un jour,
Réduire en fins graviers cet ignoble séjour
Qu'on appelle Lycée, alors, digne d'envie,
Ton nom aurait pour nous une immortalité vie.

Extrait des « PRIÈRES FÉRVENTES », « Souhaits irréalisables » de CRAM-NALTA auteur réputé de 2^{ème} C.M. Né en 1935, mort le dernier jour de sa vie, héros de la composition d'algèbre où, seul face à face avec le papier blanc, n'ayant pour aide que son stylo récalcitrant, parvint malgré les attaques répétées des forces algébriques à enlever de haute lutte un 4 Inespéré. A été pour cette action d'éclat décoré par sa classe de la médaille du « SECHAGE SYSTÉMATIQUE ».

...EST CENTENAIRE

ENQUÊTES ET REPORTAGES
par
BEN, CHURCH, MEEK et CHACHA

Les filles au Lycée de garçons

Notre Lycée, notre très cher lycée, notre bon vieux lycée centenaire que nous devons peut-être vénérer et même adorer, pour la culture bonificatrice qu'il nous enseigne paternellement, n'est cependant pas infallible. Il lui arrive de commettre des erreurs inadmissibles et impardonnables. En un mot, il ahrise et accepte, pour son malheur, ce que nous, garçons, n'approchons qu'avec beaucoup de circonspection et après un examen approfondi (moral, s'entend) ne sachant jamais quelles seront les conséquences, nous avons nommé les lycéennes du lycée de Garçons. Cependant, à l'encontre de quelques vieux rumeurs, insensibles au charme (de l'esprit) féminin, et qui voyaient dans cela une atteinte directe au règlement formel du lycée, jusqu'alors inviolé, paraît-il, ne nous insurgeons pas, car ces demoiselles peuvent, — nous disons peuvent — se montrer agréables. De plus, leur effet est des plus salutaires, car

nous nous sentons moralement obligés de modérer nos expressions et nos attitudes qui laissent (légèrement) à désirer. Où est-il, notre savoureux langage châtié d'antan ? Nous parlons maintenant, « plus » mieux que des petits académiciens à !

Les professeurs eux-mêmes s'avouent vaincus par le charme rayonnant de ces accortes jeunes filles, et se laissent apprivoiser.

Mieux, cravates et costards du dimanche, débarrassés de leurs antimites font une soudaine réapparition, cependant que leurs propriétés, copieusement gommées, s'efforcent à grand renfort de rembourrage, d'acquiescer des épaules carrées. Les faiseurs d'esprit, abandonnant l'audition de cours passionnants (sic) étudient avec autant d'acharnement que de confiance les derniers journaux humoristiques, tristes sur le volet, pour en ressortir les meilleures finesses à la fin de l'heure.

Le Lycée a eu son chevalier d'Eon

Tout d'abord, voici une histoire peu banale, et que certainement peu d'entre vous connaissent. Cette histoire est « véritablement authentique ». En 1900 un jeune Indochinois entra au lycée. Que faisait-il à Constantine ? C'était un bourgeois du gouvernement général de l'Algérie, fils d'un pirate tonkinois nommé Doc-Tick, interné à Batna. Certainement le dépaysement et le sort de son père pesaient sur lui, car il était d'un naturel sombre et très peu communicatif. Il était peu aimé par ses camarades de classe, qui ne connaissaient rien de lui, et sentaient là quelque mystère. Trois ans passèrent ainsi, et au milieu de l'année 1903, le jeune Hann tomba subitement malade. Il fallut le transporter d'urgence, accompagné de M. le Surveillant général, dans une clinique de la ville. Ce dernier ne tarda pas à revenir effaré, rouge d'indignation, tremblant et hors de lui. Pour la première fois dans les annales du lycée, il osa entrer sans frapper dans le bureau du principal et se mit à bégayer sans pouvoir en dire plus : « Hann, Hann, il... est... » Hann ? Il est mort ? cria le principal atterré et le surveillant de répondre entre deux hoquets : « Non, Hann, c'est... une fille !... ».

Imaginez la tête du principal effondré, voyant déjà son établissement déshonoré à jamais. Il fallut bien se rendre à l'évidence, il ne s'agissait pas d'un changement de sexe, le lycée abritait involontairement une fille, et cela depuis 3 ans, ô désespoir, outrage sublime pour un honorable collège de garçons. Précisons que l'affaire fut discrètement étouffée, et que les élèves ne connurent l'histoire de la disparition de ce qu'ils croyaient être un garçon qu'à la rentrée.

Pourquoi Hann usa-t-elle de ce stratagème ? Sur l'ordre de son père qui n'avait pas d'héritier mâle, elle était élevée en garçon pour

pouvoir lui rendre les honneurs familiaux.

Laissons Hann aux souvenirs, elle est bien vieille maintenant, et perdons un peu de ces gracieuses demoiselles, héritières des plus illustres mathématiciens. Nous entendons ces jeunes personnes qui agitent les cours de Math-Élem, et qui sont promises à un très bel avenir scientifique.

N'étant pas poètes, et nous le regrettons, nous ne pourrions chanter l'élégance ineffable de leur conversation, ni le chic avec lequel elles se font passer les problèmes par les garçons, tout émus de cet honneur qui leur est gratifié, et remerciant en les donnant. Cela rachète les nombreuses heures de recherche passées par ces malheureux sur le tiers de la première question.

Elles sont toujours accompagnées et entourées par une pléiade de chevaliers servants, à la carrure imposante, (cf. épaulettes), qui s'offrent à porter un paquet trop lourd, qui prêtent un timbre qu'il ne reverra plus jamais, montrant par là leur galanterie bien française. De ce fait il est fort difficile de vouloir les approcher, du tout au moins d'essayer, sans recevoir un ou plusieurs mauvais coups... d'œil, mais d'un œil désapprobateur et courroucé.

N'étant pas critiques ni médiants, nous ne dirons pas un mot des jeunes champions dignes des Anciens Grecs au jarret agile, qui accompagnent, l'air altier et rayonnant de fierté, ces valeurs sûres de l'art mathématique, montrant à toute la ville la suprême consécration de la glorieuse valeur masculine. Chacun y va de son haratin, voulant écraser le voisin de sa supériorité intellectuelle, pendant que le reste de la bande, évincé, regarde les passants d'un air féroce.

(Suite page 11)

« LES ILLUMINÉS »

Comme on voit du côté du triste Charenton, Errer, les yeux hagards et la prunelle éteinte, Des pauvres détraqués, dans une haute enceinte Retenus prisonniers par des murs de béton ; L'un juché sur un pot, se croyant baryton, Poussant des cris idiots, esquisant une plainte, Un autre qui s'affaire autour d'une jacinthe Et tente vainement d'y coller un bouton, Ou tout un groupe en chœur, hurlant, gesticulant, Victimes collectives d'un soleil brûlant, Se mordillant les pieds ou se suçant la rate, Ainsi voit-on sortir de la salle maudite, Les pauvres déréglés qui, deux heures de suite, Ont tenté d'affronter la torture des maths.

(Par Gramalta : LES AZIMUTES)

LES DÉBOIRES DES JEUNES CONSTANTINOIS ou comment on remplit un Lycée

Les murs ne parlent pas. C'est à la fois heureux et malheureux. Mais de ce fait, c'est aux statistiques que nous avons fait appel afin de vous renseigner sur les efforts désespérés des élèves pour échapper à leur destin, les résistances des familles qui ne l'entendaient pas de cette oreille, et les rivalités entre externes et pensionnaires.

Nous vous livrons la petite reconstitution que nous avons essayé de faire à partir de ces statistiques.



Par une radieuse journée d'octobre 1890, le Dar Kaiserli voit arriver 120 élèves. Constaté avec quelle spontanéité les élèves, qui n'étaient que 4 peu d'années auparavant, affluaient vers le collège, mais pour les pardonner disons que ce n'était dans les toutes

premières années et qu'ils ne savaient pas !

Parmi ces 120 élèves, si les 93 externes étaient relativement joyeux, la mine abattue des 27 pensionnaires était celle d'innocents comprenant trop tard le sort qui les attendait (notre journal ne voulant pas décourager les futurs élèves, ne nous étendons pas sur les supplices endurés par ces pionniers). Démontrons seulement la supériorité intellectuelle des externes : l'année suivante, en 1890, 4 externes jouèrent la fille de l'air, pour seulement 2 internes. Précisons, pour leur gouverne, qu'il est beaucoup plus difficile (et tous les pensionnaires seront d'accord) de persuader les parents par lettres, donc en restreignant les possibilités de mensonges que de vive voix et par gestes, comme les externes.

En même temps, les élèves des classes primaires, prévenus et conseillés par leurs aînés, s'empresèrent de doubler leur 7^{me} avec un ensemble minutieusement mis au point.

Ce qui nous donne le bilan en 1890 sur un total de 114 élèves de 25 pensionnaires (15 internes, 10 demi) et 89 externes.

Malheureusement en 1891 les parents ne s'en laissèrent plus conter et prenant l'offensive envoyèrent toute la marmaille au collège, d'autant plus qu'il n'y avait pas d'échappatoire pour les élèves de 7^{me}, ceux-ci ne pouvant pas tripler. L'effectif passa ainsi de 114 à 128 élèves, soit une augmentation énorme de 14 élèves, surtout parmi les externes, puisqu'un seul interne se laissa prendre aux offres alléchantes de l'administration.

Ces victimes ignorées, les élèves

Il faut croire qu'en 1891, les élèves au lieu de gaspiller leur temps pendant les cours, (batailles navales, lecture de romans), méublèrent ceux-ci par la recherche et la préparation de nouveaux arguments à l'usage des parents si peu compréhensifs. Et, en 1892, ce fut le glorieux résultat de toute une année de persévérance : seuls 106 élèves se présentèrent aux portes du lycée au grand désespoir des pédagogues. Cette fois les externes prirent une belle revanche puisqu'il y eut 23 défections, tandis que la cohorte des pensionnaires s'augmentait d'une unité. Mais les plus volumineuses théories philosophiques et scientifiques associées sur les bienfaits de la vie champêtre et du repos intellectuel, ainsi que sur les dangereux et redoutables complexes freudiens que la vie collégienne peut apporter aux jeunes esprits, ne purent plus désormais ébranler la confiance aveugle des parents en l'enseignement. Aussi, en 1894, 130 élèves dûment sermonés reprirent, l'oreille basse et la mine dépitée, le saccu du martyre empreint sur leurs faces enfantes, le chemin du collège. Les externes accompagnés par les parents jusqu'à l'entrée (la confiance régnait)

contribuèrent par une large part à cette augmentation. Hélas, par la suite le nombre d'élèves ne cessa de croître !

Cela n'empêche que nous pouvions à l'heure actuelle, nous demander quel était le niveau intellectuel des grandes classes. Retenez ceci, innombrables élèves des classes terminales ! En 1891, la classe de philosophie s'enorgueillissait d'un unique élève, redoublant fièrement, mais la classe de Math Élem comportait un effectif encore moindre (pauvre classe, vide de mathématiciens !). Les professeurs devaient pouvoir faire leurs cours en toute tranquillité, sans être obligés de rétablir l'ordre à chaque instant, mais, surtout, au cours des heures, ils ne faisaient balier qu'un nombre restreint d'élèves.

Ces honorables profs, à la barbe bien taillée, à la redingote amovible, le chapeau melon fièrement campé sur le crâne, étaient au nombre de dix. Ils faisaient la classe à des élèves élégants, la moustache artistement tirée, ayant comme couvre-chef un strict cano-

(Suite page 11)

A L'OCCASION DU CENTENAIRE

C'est à toi, jeune Bizuth (1), que je m'adresse ici. Tu fais en effet partie, de la conscription 57-58 et de ce fait, j'espère que tu sauras porter bien haut l'emblème de notre Lycée.

Si je dis cela, c'est qu'en effet tu entres en 6^{me} l'année qui voit la consécration de la géophysique et l'anniversaire du Centenaire de notre établissement. Huit ans après, à ta sortie du Lycée, tu auras donc la chance de pouvoir dire : « J'ai commencé par un spoutnik (2) suivi presque immédiatement d'un Centenaire ».

Ce dernier à lieu à la mi-janvier, c'est-à-dire en hiver, et l'on raconte même que les poètes « Godin » seront à l'honneur, dans la triste salle des fêtes du Lycée.

Mais arrêtons là, ces considérations, et penchons-nous plutôt sur ce que seront les huit années d'étude.

Des cette année, tu feras connaissance avec bon nombre de professeurs, aussi intéressants les uns que les autres, et dont il s'en trouvera toujours un, pour mettre des pantouffles en classe et faire sécher ses chaussettes. Encore en est-il bien que depuis notre « boîte » se soit enrichie de jolis radiateurs. Mais je me souviens aussi, de

mon entrée en 6^{me}. J'avais alors un prof. de lettres bien rose, bien mignon, bien peigné (quoique... chauve), qui n'avait rien trouvé de mieux comme je me trouvais près du poêle que de me donner ses chaussettes pour que je les fasse sécher, heureusement que j'avais le nez bouché.

Tu feras également connaissance avec l'intendence, qui se chargera chaque année de te soulager de quelque argent, tu n'y comprendras rien, mais si par hasard, tu lisais « Zadig », tu te rendrais compte, que c'est pour être plus libre de ses mouvements.

Dès la quatrième, tu auras le choix entre B, M ou A, mais que tu optes pour l'une ou l'autre de ces sections, tu feras connaissance avec le petit « traité des Pompes » édité par les établissements Putachons, traité qui t'obligera à choisir entre une mauvaise note « honnête » et une bonne note « malhonnête ».

Un certain prof, surnommé « Titouze » que je suis bien placé pour connaître m'a assuré, avec amertume, que 90 % de l'intelligence des lycéens, (vous aussi messieurs les collégiens), est utilisée pour la rédaction et l'emploi

des pompes. Cela m'a tellement frappé que pour ma part j'ai choisi... je n'utilise que 35 % de mon intelligence pour les pompes, les 55 %, qui me restent sont utilisés pour la fabrication des cotons en papier, et pour les mots croisés.

Tu entreras alors en troisième où suivant une règle originale, tu devras fournir des explications sur le « crâne de Thalès enfant » et sur celui d'Inodi.

Et toi, en élève studieux, semblable à « Peter Pan » (3) tu avoueras ton ignorance, et tu essaieras même de faire le calcul des graines de blé dans le damier. (N.B. Pour ceux qui ne l'auraient pas encore fait, je signale qu'à la cinquième case, on obtient le nombre phénomenal de 4.194.957.296 graines de blé... A quand Ben-Messous (4) ?

Après le B.E.P.C. ou tu seras, je l'espère, reçu brillamment, tu passeras en seconde, dernière classe, où les « drobrades » à la piscine seront permises.

Puis ce sera la première où tu apprendras beaucoup de choses :

(Suite page 8)

LES LYCÉENS ONT AUSSI LEURS COMPLEXES

Un sous-produit lycéen,

— LE CENTRAGE —

Le centrage est cette infâme et ignoble action, honte des bons éléments du lycée, qui consiste à copier, grâce à différentes méthodes, en composition. Les tristes procédés font, on le sait, rougir et se voiler la face des bons élèves aux prix d'excellence...

J'ose hautement affirmer que le centrage est, malgré les venimeux propos des médians, un art typiquement lycéen. En effet, vous savez que le lycée d'Aumale a 100 ans. Peste ! le bel âge, diriez-vous. Un bel âge pour mourir, n'est-ce pas ! Mais, hélas ! pour le malheur d'une triste jeunesse, (des petits voyous dont vous ne faites sûrement pas partie), il est encore debout ! et apprend, jeunes cancreux, que le lycée combat l'ignorance, cette plaie qui, dans le cœur de votre esprit, l'étrangle, et, lui coupant les bras, l'empêche de marcher vers le progrès.

Pour revenir à notre sujet, on sait que le centrage demande de solides qualités morales et physiques. Et si vous voulez prendre la suite de tant de glorieux aînés, il vous faut des nerfs solides, un talent de comédien inné, des réflexes et une mémoire sans défaillance, car, parmi toutes les fausses copies, il ne faut pas oublier la place de la bonne.

Donc, si vous voulez que votre nom suscite un murmure d'admiration, qu'un respectueux silence accueille vos paroles, si vous voulez enfin que votre nom soit immortel dans toutes les mémoires lycéennes, voici ce qu'il faut faire. Et, surtout, croyez que ce plan de travail, durement mûri et expérimenté par moi-même, est sans doute le meilleur et le seul véritablement rationnel. Il se base en effet sur la psychologie des profs et des élèves, sur d'utiles remarques, fruit de ma propre expérience.

Supposons que vous entriez en sixième, la première année, il vous suffit de bien regarder, de vous habituer aux profs : surtout ne faites rien : vous n'êtes pas suffisamment prêt, votre travail sera entièrement passif.

En cinquième, vous pouvez commencer par faire des fausses copies et vous tenterez de les rendre en composition, et ce travail, bien qu'un peu long, est agréable

et vous donne une solide confiance en vous-même.

La classe de quatrième est une classe très importante. Vous devrez vous mettre à la première place, car ça inspire confiance, et ça fait bon fils et élève studieux. En compensation, quand le prof ira derrière surveiller les mauvais élèves, vous ouvrirez délicatement le livre ou le cahier négligemment laissé sur la table, et, sans crainte, jetez-y quelques coups d'œil aussi fréquents que répétés. Surtout, n'oubliez pas de vous entraîner avec assiduité, et n'arrivez pas (comme de mauvais élèves) en retard le jour de la copie.

Arrivé en troisième, vous apprendrez petit à petit à ouvrir le cahier ou le livre dans le cartable, (vous dites, par exemple : Monsieur, puis-je prendre ma gomme dans le cartable, S.V.P.), et à arracher silencieusement les feuilles, (comme, certainement, vous décartiquiez les caramels en classe), et vous les glisserez sous votre feuille, le reste n'étant plus qu'un jeu d'enfant.

En seconde, il faut reviser et reprendre ces différentes méthodes, et vous entraîner très sérieusement. Centrez le plus possible. Vous serez alors prêt pour la première, où le coup d'éclat, le coup qui fera de vous un héros devra être tenté. Et, surtout, n'oubliez pas qu'il n'est pas interdit de centrage, mais qu'il est interdit de se faire attraper.

C'est en effet en première qu'il faudra centrer, avec les profs les plus perspicaces, le livre sous la feuille. Toute la préparation précédente a dû faire de vous un bon centreur, et vous avez alors le plus de chances de succès. Mais cette épreuve fera de vous le grand maître (mais peu en réchappent, et les renvois de 15 jours, les sermons, les clameurs des parents, les Oh ! des bons élèves et des fils à papa, sont l'inévitable punition de celui qui s'est fait piquer).

Si vous êtes en tierce, vous êtes sauvé, et le reste de vos études sera un Paradis : vous pourrez passer le reste de votre vie dans une douce tranquillité, car vous l'aurez mérité. Vous conseillerez les jeunes et donnerez des cours à toutes sortes de disciples.

BEN

SI PAPILLON M'ÉTAIT CONTÉ...

Étant membre des recherches pour le Renouveau du Lycée Papillon, j'ai récemment mis la main sur un document d'une extrême importance, relatant l'extraordinaire vitalité papillonnière. Aussi dans un but beaucoup plus informatif qu'éducatif, j'ai pensé qu'il était nécessaire de faire participer tous les lecteurs de FLASH à cette joie très ancienne, donc déjà oubliée, que prouve le papillonisme.

Voici donc reproduit avec exactitude ledit document qui, je l'espère, vous intéressera tant par son ironie que par sa vérité.

« Il vous est à tous arrivé de manger en classe, bouts de pain, bonbons, chewing-gum, sucre... et j'en passe. Mais avez-vous essayé de boire un café noir après manger ? Dans notre Lycée, Papillon pour les intimes, ceci est chose courante. Avouez qu'il faut une certaine organisation secrète si vous ne voulez pas que chacun ait 8 heures de colle pour agir contre le règlement fondamental de l'établissement qui décrie : « Si nonobstant les articles 70, 14-18, 39-45, du règlement, des élèves se mangent de la bonne tenue, lesdits élèves seront châtiés ». Moralité : faites gaffe !

Pour vous donner une idée du gouvernement qui régit une classe de 30 élèves je vous citerai assez succinctement les noms des responsables et leur tâche attenant.

Deux présidents — Citoyens élèves : Johas et Keem.

Ministres — de la discipline : Vick le Tyran ; Non prédestiné, on ne fait pas mieux.

De la diplomatie et du commerce — genre 2nd bureau : Gus et Pichon tous deux docteurs ès leche.

De la guerre — Soldat : élève de P.M.S., règle des atteintes à la sûreté extérieure de la classe.

Des recherches scientifiques — Binocleux : porte des binocles ; fort en physique et en sciences nat, n'hésite pas à nous expliquer les problèmes ou l'assimilation chlorophyllienne.

De l'hôtellerie — Sommeilleux : Mac en son genre, nous trouve lorsqu'un de lui demande une place près d'une fenêtre et d'un radiateur.

De la Bouffe — Attyva : expert en steak pommes frites et café noir.

Passons maintenant à la consommation du café qui se fera en classe. Notre ministre de la bouffe est maître de la cérémonie. C'est lui qui, le premier, servira et après avoir bu, passera la bouteille et son verre à tous les autres, (l'hygiène chez nous n'est pas très prise ; si vous êtes délicats, passez-vous de boisson).

Cependant, comme vous devez le penser, ce n'est pas du jour au lendemain que de tels actes ont été menés à bien, aussi des techniques spéciales ont été mises au point afin de pouvoir se servir à boire et

ingurgiter le liquide face au prof, sans qu'il vous voie.

Plusieurs méthodes s'offrent à vous : la plus facile est d'utiliser une paille, et aspirer le café ; il ne s'agit alors que de baisser la tête suffisamment pour ne pas vous faire prendre. Si toutefois vous ne possédez pas de pailles, vous devez emporter votre verre sans trop de bruit en évitant la casse. Pour ce faire, placez la bouteille à plat sur vos cuisses, débouchez et versez le liquide assez doucement dans votre verre ; ceci fait, camoufflez la bouteille, (les cachettes ne manquent pas pour peu que vous syez débrouillard), puis sortez votre mouchoir, portez le à l'ornement de votre visage, faites comme si vous vous mouchiez, amenez alors le verre à votre bouche, renversez la tête en arrière, aussitôt le liquide coulant en vous, emplira votre corps d'une sensation très agréable. Supposons que vous n'ayez pas de mouchoir, (dans ce cas, vous êtes un péquenot !) ou

que vous l'avez oublié, (ça peut arriver !) il ne tiendra qu'à vous de boire votre café en regardant le prof droit dans les yeux. De toutes façons, ceci n'est recommandé qu'aux effrontés, aux impolis, aux insolents. Si vous êtes poli, la bienséance Papillonnière exigeant qu'on ne boive pas un liquide quelconque devant un professeur, cachez-vous derrière un camarade (il n'en manque pas si vous êtes au 5^{ème} rang) et accomplissez l'acte cher à Saccus ou à Dionysos (morbide ! quelle culture nous avons à Papillon).

Mais certains ont trouvé cela trop scabreux aussi une méthode originale est souvent employée. Asseyez-vous « par terre » emportez votre verre, et buvez à la mode orientale le café qui n'en aura que plus de saveur, surtout lorsque votre professeur parlant du coup d'État d'Union clamera du haut de sa chaire : « Messieurs la Nation avait soif d'un coup d'État », gardez alors tout votre calme et votre dignité, ne vous emballez pas, ne vous étouffez pas et surtout essayez de ne pas avaler votre verre, reprenez alors votre siège avec solennité si vous n'êtes pas trop effondré.

Passer alors la bouteille aux autres citoyens élèves car ils attendent avec un gusier on ne peut plus sec. De l'organisation voyons !

Extrait de MEEK
Us et coutumes de Papillon
Paru aux éditions :
TCHOUH TCHOUH

— A l'occasion du Centenaire —

(SUITE DE LA PAGE 7)

que les pêcheurs d'oursins, sont naturellement doués pour l'exploitation de la réfraction », qu'il ne faut pas, surtout si tu es en M', toucher un « kyste hydatique », en ayant la bouche ouverte.

Tu apprendras également que dix francs, multipliés par 30 élèves font 300 francs, ou autrement dit, 12 rapporteurs de 25 francs chacun, de même pour les double-décimètres.

Si tu es sur le point de passer ton permis de conduire, tu l'apprendras au dépens d'autrui, qu'il est délicat de ranger sa voiture dans un garage en pénétrant un peu de blais, surtout si cette voiture est rouge, couleur à qui arrivent fréquemment des touts « vaches ».

Tu te rendras compte, si tu as l'esprit d'observations, et si tu as cours, 2 heures durant avec le même prof, que le « registre des absences » n'est en réalité qu'un procédé élégant pour « pointer » les professeurs. Si tu ne veux pas être traité de « petit coussin » tu devras te dispenser de s'avonner les tableaux, d'enlever les tables d'une classe, et jeter des boules puantes... ou gare !

Questions histoire et géographie, tu apprendras à tes dépens que

« Caroline chérie » ne peut servir, pour illustrer les massacres de septembre, et que le coton ne pousse guère dans les plaines arrosées de la région du Nord.

Le Bac, passé, et repassé, tu seras finalement en seconde partie, où tu te dispenseras de saluer les camarades moins bêcheurs... ou moins chanceux que toi.

Toute conversation sera un sujet de philo, tu passeras ton dimanche à pêcher des grenouilles, pour ce brave prof, de sciences. Ou plutôt simplement tu jetteras un « dico », sur la tête d'un de tes camarades, et tu contrôleras si l'importance de la bosse, correspond bien à 1/2 G.T.2

Puis ce sera le 30 juin, la tête bien pleine, tu quitteras à regret le « Bahut », qui non seulement t'aura donné des connaissances, mais qui t'aura encore, appris à travailler et, il faut le dire, à « pomper ».

Cela pourra te servir un jour. Et comme tout Corse qui se respecte, je n'aime pas le boulot, aussi ai-je décidé d'être pompiste... Le Lycée m'aura au moins servi à quelque chose.

CHA-CHA-CHA.

- (1) Nouveau ou bleu.
- (2) Voir prof. de Math.
- (3) Voir Oscar Wilde.
- (4) Asile d'aliénés.

Certains de toujours offrir

- le meilleur prix
- à qualité égale

Les Magasins du Globe

remboursent la différence des prix

à toute personne qui trouverait à meilleur marché dans un autre magasin un article identique à celui qu'elle aura acheté.

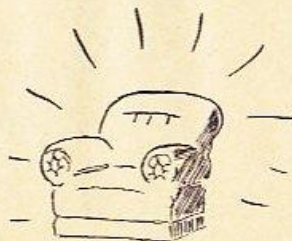
Aux Magasins du Globe

— DU CHOIX

— DE LA QUALITÉ

— DES PRIX

Les yeux fermés j'achète tout
- Aux Magasins du Globe -



L'ASPIRATION SECRÈTE DE TOUT LYCÉEN !



BEL.

RÊVONS UN PEU (POÈME)

Il était une fois un petit garçon qui rêvait de belles dames et de beaux messieurs. Assis dans un coin, il suçait son pouce. Mais il était dérangé par les grandes personnes, les grandes personnes qui ne rêvent pas, qui n'ont pas le temps de rêver, qui ne comprennent pas.

« Alors, Allons mon petit. Le monde est en marche, le monde scientifique. Il n'y a plus de places pour les rêveurs. Dans la vie il faut « autre chose ».

Et cette autre chose empoisonne la vie des hommes. La pauvre vie si courte des pauvres hommes qui ne rêvent pas.

C'est l'électricité
L'eau et le gaz,
Le pétrole et les fusées
La physique nucléaire et les armes atomiques.

Voilà l'idée de la vie qu'ont les grandes personnes qui ne rêvent pas.

Voilà, comment ils tuent cette « autre chose » si belle
Si merveilleuse

Le rêve.

Mais le petit garçon n'a pas écouté ces paroles
Il n'a pas entendu toutes ces paroles qui sentent l'électricité, l'eau et le gaz.

Qui sentent aussi la mort.

Le petit garçon a choisi le rêve.

Il a grandi. Il ne rêve plus de la belle au bois dormant.

Cartouche est mort.

Cyrano s'est éteint.

D'Artagnan enfui.

Et leurs bottes ne parcourent plus le cœur du petit garçon.

Mais il reste la marque indélébile de leurs pas.

Marque faite de la poussière de l'Aventure.

Avec la boue de la gloire.

Avec le ruissellement de l'or.

Avec le vent de l'amour.

Et tout ça.

Et tout ça construit en marge de la vie un univers.

Fragile mais reconfortant.

Le rêve est un refuge pour l'enfant.

Il y trouve son bonheur et sa joie.

Mais qu'il grandisse avec ce rêve.

Qu'enfant devienne homme.

Et qu'il garde son bonheur et sa joie.

Alors les autres hommes.

Ceux qui ont perdu leurs joies.

Ceux qui ont perdu la bataille.

Ceux qui ont perdu leurs illusions.

Ceux qui travaillent et ceux qui ne font rien.

Ceux qui donnent des mitraillettes aux enfants.

Ceux qui donnent des enfants aux mitraillettes.

Tous se réuniront.

S'uniront.

Pour déclarer que l'homme qui rêve est un lâche.

Qu'il se réfugie là pour éviter le combat.

Qu'il se réfugie là parce qu'il a peur.

Mais l'homme qui garde ses rêves sait, lui que ce n'est pas vrai. Et

sa vie entière, il cherche Mademoiselle Catinette. S'il la trouve

« il cultivera son jardin ». S'il ne la trouve pas il sera quand même heureux d'avoir cherché.

Et les autres hommes diront « C'était un original »

Et ils passeront.

Car eux, et eux seulement ne sont pas le jouet des « puissances trompeuses ».

D'imagination ils n'en ont pas.

De la vanité, ils en ont trop et ils la confondent avec Amour-Propre.

Mais l'homme qui est encore enfant

Ne sait pas.

Il ne sait pas que Monsieur Aldous Huxley, le plus grand philosophe des

temps modernes, fait partie des « autres hommes » de ceux qui

ne rêvent pas.

Son univers, un bocal.

J'ai besoin de cent chimistes, dit le chef.

On prend cent bocaliers marqués B et on les dresse à être des chimistes.

Deux mille techniciens des alpha.

Cinq cents physiciens des Gamma.

Et voilà, voilà la triste réalité à laquelle nous condamnons

Monsieur Huxley.

Le petit garçon ne comprend pas cela.

Il ne veut pas comprendre.

Il lit la description d'un paysage et il le peuple d'être selon son cœur.

Alors tombe le costume à rayures des hommes qui ne rêvent pas.

S'efface le mur.

Ses ailes apparaissent. La Lune est terminée.

Et voilà le petit garçon dans son habit de lumière, qui vole dans un

pays fait d'un morceau de ciel, abrité par une étoile qui le couvre

comme une mère.

« Et c'est là qu'est son cœur ».

Le petit garçon est heureux, heureux.

Il rejoint tous les autres petits garçons qui rêvent.

Il rejoint le poète et tous deux, la main dans la main ils partent sur

la voie lactée.

Mais le petit garçon grandit.

Grandit.

Il ne peut plus rester dans le pays fait d'un morceau de ciel.

Il redescend vers les « autres hommes » pour se mêler à leur foule.

Et il est triste, triste.

Et les « autres hommes » sont contents, contents.

Ils l'empêchent, une fois de plus.

Mais le poète est resté.

Car ne grandit pas un poète.

Et d'en haut, de son balcon, il voit tous les pauvres hommes qui ne rêvent pas.

Il voit leur masse grouillante, anonyme.

Se bousculer, se heurter, se battre, se tuer.

Il était une fois un poète qui était seul et qui attendait les petits gar-

çons qui rêvent dans son pays fait d'un morceau de ciel, éclairé

par un rayon de soleil.

D. CELCE

BÉRÉNICE ou la déconfiture du C.R.A.D.

DANS un mois, dans un an, plutôt à Dieu Seigneur
E ne revoir jamais d'excellents acteurs.

RACINE ainsi parodié ne se fut point fâché de l'être, s'il avait assisté à la représentation que donna le CRAD de l'un de ses chefs-d'œuvre à propos duquel il se plaisait à dire « Toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien ».

Un rien qui est toute la passion dévorante de Phèdre, d'Hermione ou de Roxane, l'éternel conflit de l'amour et du devoir, un rien qui contient tout l'univers psychologique des personnages et dont le climat tragique est explosif.

Après les amants impulsifs et sanguinaires qu'avouge une passion exclusive et tyrannique. Racine compose ce qu'on a appelé « la tendre mélodie des cœurs blessés ».

Tendre et sublime comme Andromaque, féminine comme elle, Bérénice, peut bien être ce que Jacqueline Morane en a fait, et nous n'en lisons que trop cette dernière. Son timbre de voix chaud et prenant, sa diction parfaite exprimant avec un art consommé les nuances délicates du vers racinien, surent autant que sa sincérité nous charmer et nous émouvoir. Mais à côté d'une Jacqueline Morane, égale à elle-même, les autres interprètes de la pièce furent ternes. L'échec de la pièce (pour ce qui se place sur le plan de l'interprétation), résulte du manque d'homogénéité de cette même interprétation.

Titus : représente ce que Racine n'avait jamais encore atteint et parviendra très rarement à atteindre dans son théâtre : l'équilibre entre la passion et le devoir ou l'honneur. Parfaitement conscient de la grandeur de son rôle, de sa souveraine dignité, il accepte, aussi éconnaissant qu'elle puisse être, sans pour cela s'empêcher de soupirer

d'amour. Mais nous étions vraiment loin de croire qu'un être équilibré, réfléchi dans tous ses actes, pût se muer sous les traits d'un acteur, en quelque chose de semblable à une machine à débiter des vers. Vous me direz que notre époque a pour coordonnées essentielles l'intensité de la vitesse ; (NB : Les acteurs du CRAD voyageant par Air-France ; ils sont tellement pressés). Je vous l'accorde, mais de là à dire Racine comme on récite par cœur, avec le seul souci d'en finir au plus vite, vous m'avouerez qu'il y a dans tout cela un manque de tact à l'égard du public, une infidélité envers Racine et un manque de conscience professionnelle.

Antiochus : Serait bien cette : «... force qui va Agacé aveugle et sourd de mystères funébres Une âme de malheur faite avec des ténébres ».

Si n'y avait pas en lui, comme chez tout héros racinien, cette lucidité extrême dans l'analyse de ses sentiments, cette pleine conscience de l'objet de sa passion, et de la souffrance qu'il fait naître en lui : lucidité et conscience, qui ne l'empêchent d'ailleurs pas d'espérer, et n'ont aucune prise sur sa conduite. « Les ponts sont cou-

pés... ». Je le verrais bien sous les traits de l'acteur qui le joua, si celui-ci avait moins compris et plus senti le rôle. C'est ce qui explique la pauvreté du début émotionnel, et le travail de cette insuffisance par une savante imitation de l'émotion extériorisée. L'imitation fut à tel point réussie qu'aux moments de crise intérieure intense, ou d'exaspération, la chevelure entière du pseudo-Antiochus enlaidit un mouvement de va-et-vient du plus gros comique.

Paulin fut ce qu'il fallait être : confident de tragédie et bon romain. Ne parlons pas d'Aras.

...

Si Paulin fut ce qu'il fallait qu'il soit, le public, (des jeunes en majorité) lui, m'a semblé être ce qu'il ne fallait pas qu'il soit.

Bien que Racine ait été maltraité il aurait fallu manifester son mécontentement avec moins d'évidence. Le spectateur a, pour exprimer son plaisir ou sa désapprobation, une manière toute symbolique : applaudir ou bien rester de glace. Dans le second cas l'acteur sera profondément touché, croyez-moi. Si nous ne sommes plus du siècle de Louis XIV, il est indéniable que la bienveillance et le savoir-vivre sont de tous les siècles.

Je concède à qui veut que le chahut est bien plus un art qui s'ignore qu'on ignore, mais de là à avancer qu'il tend à établir un contact, un flux de sympathie entre public et acteurs, il y a une marge appréciable. La liaison public-acteurs s'établit, ce me sem-

ble, d'elle-même par la seule vertu du jeu de ces derniers. Et sans recourir à un moyen aussi terne que négatif en lui-même, ayant pour unique effet de décontenancer l'acteur, de disperser son attention et par là-même d'apprécier l'expression des sentiments en affaiblissant sa puissance de concentration.

Peut-être certains personnages complexés du seul fait qu'ils se trouvent au poulailler éprouvent le besoin de manifester symboliquement leur ressentiment contre la Fortune. Ou bien alors, ce qui paraît plus fondé, tiennent-ils ce lieu pour l'endroit rêvé, propice aux « Jeux de l'Amour et du Hasard ». Eh ! Oui l'obscurité complice... l'inconnu... un mystère palpable etc., etc.

Mais l'on oublie souvent, parmi nous les jeunes, que l'homme est avant tout et plus particulièrement à notre époque, un être social.

« La politesse font le camp de plus en plus dans ce monde de sauvages », disait Sauvageon. Gémir son entourage par d'indolentes réflexions à propos de rien et de tout, c'est surtout l'apanage des filles, c'est ne pas prendre conscience de sa place et de ses devoirs au sein de la communauté.

La jeunesse s'excuse rien. Soucieuse de se cultiver elle doit se pénétrer de l'esprit, riche en substance, des siècles passés, assimiler un certain patrimoine culturel qu'ils lui léguent pour réaliser ce choix fondamental qu'elle a à faire, et qui marque le passage de l'adolescence à la maturité.

SIMO

A L'A.B.C.

Les aventures d'Arsène Lupin

Jacques Becker nous présente trois aventures très amusantes de notre « gentleman cambrioleur » national.

Au début du film, au cours d'un bal chez le président du Conseil, vers 1912, un jeune attaché d'ambassade qui s'est fait remarquer par ses qualités de danseur, provoque une panne d'éclairage, dérobe des toiles de nœuds et laisse une carte de visite au nom d'Arsène Lupin. Le même personnage, sous l'apparence d'un provincial riche et respectable, se fait monter une collection de bijoux dans son hôtel : évidemment, il disparaît ensuite avec les diamants. Lupin reprend alors sa personnalité habituelle, celle d'un vieux rentier, André Laroche, très populaire dans les milieux parisiens. Accidentellement reconnu par les policiers de la brigade moudaine, il téléphone à son ami, le préfet de police, lequel le fait libérer, incapable de penser qu'Arsène Lupin et son respectable ami ne font qu'un. C'est alors que le Kaiser Guillaume II, qui a entendu parler de lui, le fait enlever par ses Services Secréts. Pour savoir si la cachette de son trésor personnel est vraiment sûre, il met Lupin au défi de la découvrir. Notre héros y parvient rapidement et... pour se récompenser de son effort, il s'empare des quelques millions que cette cachette contenait.

L'atmosphère de l'œuvre de Becker est très agréable : elle nous sort du classique film policier dont les gangsters amateurs de « cigarettes, whisky et p'tit pèpé » ont un peu trop américains, un peu trop durs. Qu'il soit rentier, diplomate ou franchement escroc, Robert Lamoureux reste un Arsène Lupin séduisant, sympathique, désinvolte et blagueur. On peut cependant reprocher quelque chose à Becker : son personnage n'a pas la race, l'élégance aristocratique du héros de Maurice Leblanc. Il n'est pas le « gentleman cambrioleur » qui considère le vol comme un sport ; c'est plutôt un escroc sympathique et populaire qui a beaucoup de toupet.

L'interprétation des personnages secondaires est excellente, les décors sont parfaits, la musique de J.J. Grünwald est adaptée à l'atmosphère de chaque séquence. Bref le spectateur qui n'a pas lu les œuvres de Maurice Leblanc ne trouvera aucun défaut aux « aventures d'Arsène Lupin ».

Marc POUSSON

CHAUSSURES

VENDOME

32, Rue Rohault de Fleury
CONSTANTINE

AVENIR ET TECHNIQUE - AVENIR ET TECHNIQUE - AV

RÉVOLUTIONS

Où ? C'est à de véritables révolutions que nous assistons depuis quelques temps.

Les progrès de la science n'ont, pourtant, pas fini de nous étonner.

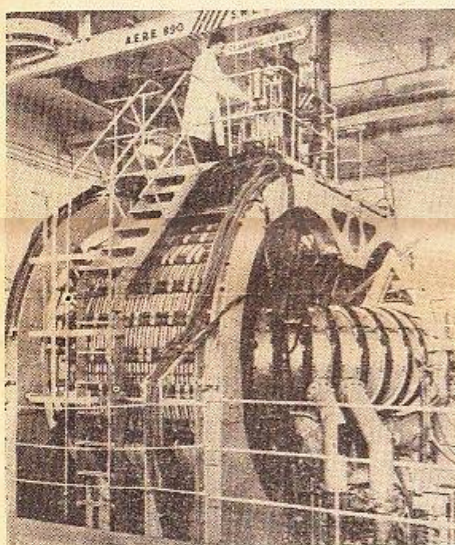
Après les sensationnelles opérations du cœur, opérations pendant lesquelles les malades vivent « heureux » sur un cœur artificiel, les « Spoutniks » qui ont rendu l'idée de voyage interplanétaire envisageable, mais qui ont surtout amené les savants à des constatations jusqu'alors à peine soupçonnées telles que le fait que le vide absolu n'existe pas, voilà que l'on apprend que l'énergie thermonucléaire est quasiment acquise. Cela veut dire que l'on est arrivé à créer de l'énergie en partant d'une matière première extrêmement répandue : l'eau de mer.

C'est d'une importance capitale pour l'avenir du monde. Nous « brûlons » très vite, en effet, les réserves d'énergie que renferme notre sol, que ce soit charbon ou pétrole. Il faut donc trouver une énergie inépuisable car, sans énergie le monde meurt. Nous n'avons qu'à jeter un regard autour de nous pour nous rendre compte du prix que les hommes, qui s'entrevoient pour posséder tels ou tels gisements pétroliers ou miniers, attachent à l'énergie.

Cet énergie nouvelle et quasi inépuisable, c'est l'énergie thermonucléaire.

Qu'est-elle ?...

Je vais essayer de vous l'expliquer en simplifiant considérablement le phénomène et sa concrétisation, pour le rendre plus intelligible.



Quand deux braves Constantinois qui courent se « rentrent dans le chou », cela fait des étincelles, surtout s'ils courent vite.

De même, quand des atomes sont projetés les uns contre les autres à de très grandes vitesses, ils se « fusionnent » et il se dégage de l'énergie, beaucoup d'énergie. Le problème est donc d'obtenir des grandes vitesses, c'est-à-dire d'obtenir de très hautes températures de la matière. (La température n'étant que la mesure de l'agitation des atomes ou des molécules).

Les savants du monde entier sont unanimes pour déclarer que la transmutation de 2 noyaux d'hydrogène lourd (ou deutérium) en un noyau d'hélium, est le plus favorable. Il faut porter le deutérium à très haute température (donc lui donner de l'énergie). Le deutérium est alors le siège de fusions et donne énormément d'énergie. Un peu d'énergie donc pour amorcer le mécanisme qui donnera ensuite beaucoup d'énergie.

C'est ce que les savants anglais ont réussi à faire. Ils utilisent pour cela une machine de six ou sept mètres (le fameux tube Zeta). L'âme est un tube d'aluminium d'un mètre de section qui se replie sur lui-même en une circonférence de 6 m. 50. Autour du tube, d'énormes bobines électriques créent un champ magnétique qui contrôle la concentration à l'axe du tube, de la flamme du deutérium, ce qui permet d'ob-

tenir de formidables températures dans le tube sans que les parois fondent. Une fenêtre de verre, dans les parois, permet aux physiciens et à leurs appareils d'observer le phénomène. Des courants allant jusqu'à 200.000 ampères sont lancés dans l'atmosphère de deutérium dont la flamme peut atteindre de 2 à 5 millions de degrés (les Français sont arrivés à 1 million de degrés). On remarquera, pour donner une idée que la surface du soleil n'est qu'à 6.000 degrés. Mais il y a un ennui, c'est que la flamme du deutérium ne peut se stabiliser à ces très hautes températures et n'y reste que 2 à 5 millièmes de seconde. C'est peu. Il faudrait deux ou trois secondes ou alors des températures de 50 ou 100 millions de degrés pour que l'opération soit rentable.

Ce n'est donc pas encore aujourd'hui que nous allons construire une centrale électrique « brûlant » l'hydrogène lourd des océans. Mais, dans une vingtaine d'années, nous essaieront les savants, ce sera chose faite. Les obstacles qui restent à franchir sont maintenant secondaires. Le principe est acquis et ressemble à un peu à un miracle d'Aladin. Qu'on songe, en effet, qu'un gramme de deutérium est extrait de 24 litres d'eau de mer seulement. Or un gramme de deutérium contient autant d'énergie que dix tonnes de charbon !

Cela nous laisse rêveur...

Louis BURGAT

L'AVION : ENGIN DE RÊVES

Rien, dans le monde n'est plus passionnant que d'être seul, dans un avion, errant dans le ciel parmi les nuages.

Mais encore faut-il savoir piloter pareil engin.

Je commencerai par une définition de cet avion. Il faut dire aux passionnés d'aviation que l'avion est un aérodyne c'est-à-dire un aéroplane plus lourd que l'air et muni d'un organe auto-propulseur.

Il est muni d'une ou deux ailes (biplans) dont la sustentation est obtenue dans l'air par le déplacement relatif à une certaine vitesse. Je ne ferai pas de dessin pour décrire l'appareil car cela est trop compliqué.

Je vous ai parlé d'un aéroplane plus lourd que l'air. Mais alors comment vole-t-il ? Il y a les deux éléments principaux : d'une part le groupe moteur et les ailes. Seulement, il faut que l'appareil vole à une certaine vitesse dite vitesse relative par rapport à l'air. Si la vitesse s'élève par rapport à une vitesse établie, l'avion est en « perte de vitesse ».

Mais tout cela est un domaine scientifique, l'aérodynamique qui est la science ou plus exactement la mécanique des fluides.

Si, Messieurs les passionnés d'aviation veulent avoir des notions de cette science, ils n'ont qu'à s'adresser à Monsieur Sanchez au lycée d'Aumale.

Mais tout ceci est purement technique, en quelque sorte théorique. Passons donc à la pratique.

Piloter un avion n'est pas un travail de tout repos. En quoi consiste le pilotage ? Il y a tout d'abord une profonde connaissance de l'appareil à piloter.

Un avion simple (le Jodel D 117 par exemple) se conduit en fait d'une part à la manette des gaz (équivalent de l'accélérateur dans une automobile) d'autre part à trois gouvernes principales. Les deux premières commandent le mouvement de tangage (piqué ou ascension) et le mouvement de roulis (inclinaison latérale). La dernière commande le gouvernail de direction.

Seulement ne croyez pas que c'est facile. Il faut conjuguer les quatre mouvements des quatre commandes essentielles et cela est

le plus difficile. Et c'est pourtant indispensable. Je ne vais pas m'attarder là-dessus car c'est trop long et je passe aux manœuvres ordinaires du pilotage qui sont : le décollage qui s'effectue face au vent. Il y a en principe 4 temps : le roulement, décollage, palier et enfin montée (c'est délicat).

Le vol rectiligne ou en palier met en jeu la manette des gaz (l'accélérateur) et la commande de profondeur. Les virages se font en conjuguant, comme je l'ai dit plus haut, le mouvement des commandes. Enfin la descente s'effectue moteur au ralenti pour atterrir. Dans ce dernier temps, il faut atterrir en sortant le train, ouvrant les volets, réglant l'hélice et les compensateurs.

Mais tout cela est vague. Mais oui, car si vous en faites l'expé-

rience vous verrez que cela n'est pas du tout facile. Pour cela, il faut adhérer à l'Aéro Club local (en être membre) et prendre des cours de pilotage en D.C. (double commandes), dont le prix est de 3.000 francs l'heure. On peut obtenir une licence de pilotage passer des stages et obtenir enfin (je dis bien, enfin) le brevet du 1^{er} degré de pilotage.

Je rassure ces Messieurs en disant qu'il existe une section Aéro Club à Constantine ainsi qu'une section de vol à voile. Pour y adhérer, s'adresser à :

Air Equipage,
4, Rue Félix Baudy
A CONSTANTINE

Sur ce, bonne chance mes chers amis et soyez de bons pilotes.

LAKHDARI TOUFIK.

BARATIN

Ces messieurs les Russes, peuple de science vantard
Ont envoyé dans le ciel un truc nommé Spoutnik
Et Messieurs les Américains ont donné la réplique
En envoyant leur projet Vaugnard.
Après Spoutnik 1, son frère le deuxième
Est allé troubler les régions étoilées,
Tandis que Pamplermousse autre bébé
Est venu renforcer le deuxième
Non contents de la vie disons terrestre
Ils sont partis vers des régions éloignées
Et en guise d'informations scientifiques
Ont amené des renseignements terrifiants.

LAKHDARI TOUFIK

LES MOTS CROISÉS DE « FLASH »

Problème N° 4 : POUR LE CENTENAIRE

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I										
II										
III										
IV										
V										
VI										
VII										
VIII										
IX										
X										

HORIZONTALEMENT. — I. Qualifié même un esprit lyéen. — II. Fit le bonheur du potache ; Dans bonjour. — III. Pour le dressage (des chevaux). — IV. Célèbre ville d'Oranie ; Début de série. — V. Passer par la porte ; Terme qui n'est pas au programme. — VI. Autrement dit ; biologiques. — VII. Presque toujours. — VIII. Quand on nous veut du bien, ou même du mal. — IX. Bouclier circulaire. — X. Célèbre ; Indique la compétence.

VERTICALEMENT. — I. Anniversaire un peu spécial. — 2. Début de figure ; Phonétiquement ; fille à garçons ; Fleuve russe. — 3. Au lycée : géométrie pauvre type ; Initiates d'un recueil célèbre. — 4. Au bas des pages pour éviter les répétitions ; Dans « mordu » ; Dans « mordu ». — 5. Son fils est l'objet de plaisanteries douteuses ; Outil de base du lyéen. — 6. Ancien palancier ambulant, quelquefois assimilé au lyéen ; Dans « archer ». — 7. Rivière normande ; Perdit la cote auprès de ses copains. — 8. Genre de trivets. — 9. Grande brute du XIII^e siècle. — 10. Anciens Hierosolymites.

SOLUTION ET COMMENTAIRES DU PROBLÈME N° 3 :

ÉTAPE DE PLAT.

HORIZONTALEMENT. — I. INTERCÉDER. — II. TARERA ; OXY. — III. ENU (de l'huile) ; RERC (de recherche). — IV. NACH ; ALMES. — V. LIVIDE. — VI. RADOURATES (pour les navires). — VII. ANALGÉSIE. — VIII. INNEE. — IX. RAT ; ORNEE. — X. ÉMETTRE ; UN.

VERTICALEMENT. — I. ITINÉRAIRE. — 2. NANA ; ANNNAM. — 3. TRUCIDIANTE. — 4. EE ; OLE. — 5. RR ; LUGE. — 6. CARABIE ; OR. — 7. ELVAS ; RE. — 8. DORMITON. 9. EXCÉDER. — 10. RY ; SES ; BEN.

— ANTHOLOGIE LYCÉENNE —

Voici quelques extraits des ancêtres de « Flash » au lycée d'Aumale. On remarquera combien la littérature sévit comme une maladie chronique à l'intérieur des établissements. La France produit, bon an, mal an, mille tonnes de poètes. Les lycées participent à l'entreprise. Flash se propose, dans un prochain numéro, de préciser l'apport du lycée d'Aumale (et des autres établissements de la région) dans ce domaine encore inexploré. Que nos lecteurs, s'ils possèdent des documents de ce genre, veuillent bien nous les faire parvenir. Nous les leur restituerons. N. d. l. R.

BEDONS

L'été, cette chaude saison,
Nous fait sortir de la maison,
Et au vent frais nous exposons
Nos beaux et bien bombés bedons.
L'automne, très triste saison,
Est bientôt là dans la maison,
Il dégonfle comme ballons
Nos beaux et bien bombés bedons.
L'hiver, cette froide saison,
Nous fait entrer dans la maison,
Et au bon feu plein de marrons,
Nous remplissons nos gros bedons.

Le Nouvelle Pleiade, 1951).

L'ATTAQUE D'UNE BANQUE

Poème épique moderne.
Ronds de cuir, dactylos et caissiers,
Tout est en ordre, rien n'est manquant
Dans la banque.
Des hommes aux judiciaires casiers
Chargés, sautant d'une traîne avant
Dans la banque.
Ronds de cuir, dactylos, et caissiers,
Rien n'est en ordre et tout est manquant
Dans la banque...

LE TELEPHON

CHARLOT
Dio cane ! c'est beau l'invention des savants :
A de vrai m'écouter moins tchutchou on est qu'avant.
La poste y m'a pesé ce nouveau tonafé,
Que de rien il a l'air et qu'il est bien pratique.
Plus que rien c'est facile, si tu veux, tu vas voir,
Comment, qu'en moins de deux, ma sœur je va l'air :
Le récepteur tu prends en dedans ta main gauche,
Besoin que tu rigardes la chose y se d'croche,
Ac' la droite, dans les trous tu fais le numéro
Cullà-de de ma sœur y finit par zéro.

SOSO
Arrête ! Arrête ! Charlott, à de bon, fou je viens,
Ou alors pour de vrai c'est que je comprends rien.
Ac' la gauche, ac' la droite, tu fais tout ça, ô Charles,
Et alors, Dio Bene, avec quoi que tu parles ?

LES DÉBOIRES DES JEUNES CONSTANTINOIS

(Suite de la page 7)

tier, la chemise fermée par un large nœud papillon, tenue vestimentaire, de rivets brillants et d'étoiles qui contraste avec celle des lycéens 58, que l'on voit arriver l'air nonchalant, la chemise ouverte jusqu'au nombril, et le bleu-jean décoloré s'ornant sur les poches de derrière, de rivets brillants et d'étoiles multicolores.

Rappelons qu'à cette heureuse époque, il n'y avait aucun surveillant. Est-ce parce que nos grands-parents étaient plus disciplinés que nous ? Le début de cet article nous en fait douter car ils semblaient l'être bien moins. Ne cherchons pas à comprendre.

Ainsi que leur tenue le montre, les élèves de 1880 environ, étaient très studieux. Il y eut en 1881 et en 1882, 100 % de réussite au bac. Ceci est très appréciable, mais hâtons-nous d'ajouter que ces mêmes années un seul élève occupait la classe de première. En 1883, par contre, la moyenne fut moins bonne puisque sur 10 élèves, 2 seulement réussirent, mais leur nom fut

en... tête de liste, vous pouvez le croire !

Et au cours des ans, la vie lycéenne s'écoula avec ses hauts et ses bas (à ne pas confondre avec les has de couleurs car les premiers sont tout de même moins pitoyables, moins voyants, mais peut-être cachent-ils des choses plus affreuses ? nous ne savons pas !)

On arrive en 1937. Le nombre de réussites au bac s'est accru prodigieusement. 11 élèves réussissent en philo, mais seulement deux en math. Elem. D'aucun prétend... avec raison... que ces 2 là valaient bien, par leur esprit et leur niveau, 11 philos. Dans tout cela pas de traces des Sciences-Ex !

Vaille que vaille, le Lycée d'Aumale continue son chemin. Les anciens diront toujours avec un air grave : « de notre temps ». Nous n'étions pas là pour juger, mais, si les paroles s'envoient les écrits restent et, d'après eux, il semble bien qu'il y a 75 ans, les élèves étaient aussi rusés et malicieux que nous, si ce n'est fumistes. Tout au plus pourrait-on dire que les méthodes changent, mais que l'esprit reste.

BEN et CHURCH.

LES FILLES au Lycée de garçons

(Suite de la page 7)

Ce petit jeu dure jusque devant le seuil de l'habitation de ces demoiselles.

Les cartables, toujours bien rangés et bien remplis, de ces Mamezelles couvrent de honte et de désapprobation le petit chômeur qui se ramène au lycée, muni de quelques feuilles déjà couvertes de signes, et les mains dans les poches. L'air calme et posé avec lequel elles suivent le cours, est une bonne preuve de leur valeur morale et rachète largement la tenue exécrable de la majorité de la classe. La salle entière, ou presque, baigne dans un climat de respect et d'attention soutenue, qui contraste singulièrement avec celui des classes antérieures. Les bienfaits de l'intrusion féminine sont donc inouïment probables, et de grands timides se révèlent maintenant brillants causeurs et gais compagnons. La présence de ces demoiselles attire de nombreux jeunes vers la carrière mathématique, quitte à passer l'année suivante en philo. Redoubler n'est plus une calamité, puisque cela permet de connaître les spécimens de la nouvelle année. Et chacun pense en soi : « Vive les mathématiques par la joie ».

Depuis de longues années déjà, les Math-Ellem avaient le monopole d'une « si douce présence ». Les philos, envieux comme toujours, s'étaient depuis longtemps insurgés contre cela. Les discussions étaient nombreuses et serrées pour défendre leur opinion. Car eux aussi aspiraient à une présence féminine, pour adoucir les âpres argumentations de philosophie. Après bien des efforts ils obtinrent gain de cause, car l'année scolaire 1957-1958 vit la réalisation de leurs souhaits. Ici on fait sa cour en discutant docilement de sujets variés et tous aussi passionnants, tels que les philosophies comparées relatives à l'étude de la sociologie des valeurs suivant les périodes et les peuples.

Mais osent-ils encore maintenant approuver les théories de Nietzsche, cet ennemi répété de la femme ? Nous ne le pensons pas, et Nietzsche, s'il pouvait entendre tous les noms dont il se fait traiter, bondirait certainement. Cela montre à ces messieurs les philosophes qu'il y a loin de la théorie à la pratique.

Quant aux Sciences Ex., dans leur malheur, ce sont peut-être les plus heureuses. Je ne sais si c'est parce qu'ils sont plus sains d'esprit que les philos, mais ils n'ont jamais fait aucune revendication. Eux, au moins, sont « entre hommes » et les professeurs, au cours de certaines leçons, peuvent dire tout ce qu'ils pensent. D'ailleurs, n'est-il pas difficile de séduire des garçons en désignant une cervelle plongée depuis plusieurs heures dans le chloroforme ? En Sciences Ex., ce que les autres classes terminales ne connaissent plus est toujours de rigueur, nous disons la franche camaraderie, et la bonne plaisanterie lycéenne. Et si aucun d'eux n'apprend à papillonner et à faire le joli cœur, tout au moins réussissent-ils au bac. Hum ! ! !

BEN et CHURCH.

Quand ces demoiselles faisaient la Loi au Lycée

(SUITE DE LA PAGE 5)

Et c'était la lycéenne qui, sa seule présence aidant, favorisait leurs pitoyables élucubrations. Ni monsieur Collet ni sa collègue ne surent jamais pourquoi le chemin séparant la rue de France de la rue Nationale passait exceptionnellement par le square de la République.

Les quatre lycéennes de 1922-23 furent reçues du premier coup au baccalauréat.

J'avais essayé de tricher à leurs dépens, quelques jours avant l'examen, lors de la composition d'hygiène. Le prix d'hygiène était consacré par plusieurs livres richement reliés. Décidé à conquérir ce trophée,

J'employai un procédé qui, jamais au cours de ma carrière universitaire, ne fut le mien. J'ai copié, copié, copié (je peux bien l'avouer ! il y a prescription).

Cela n'empêcha pas le professeur d'adjuger le prix à l'une de ces demoiselles. Elle n'avait pas copié, elle, et ce n'est pas elle qui s'était fait prendre en philo, ni fait expulser de la classe.

Je proclamai hautement qu'elle méritait le premier prix d'hygiène.

Et elle reçut les splendides bouquins !

Je résolus de les avoir quand même !

J'ai épousé la lauréate.

HORLOGERIE - BIJOUTERIE ORFÈVRE - OBJETS D'ART

Lucien RICHARD

2 bis, RUE BRUNACHE

CONSTANTINE

LES DISQUES

LE CHOIX DE FLASH

1) CLASSIQUES

LES POÈTES MAUDITS, (Decca, FMT 163.149). Bonne diction des poèmes de Rimbaud et de Baudelaire, par J.-L. Barraut, de la Comédie Française.

LE BEAU VOYAGE DE RONSARDA PREVERT par Jean Chevrier, Sociétaire de la Comédie Française.

LA IX^{ème} SYMPHONIE de Beethoven, par Bruno Walter. (Philips A. 01. 304L et Philips L. 01. 305L).

2) MODERNES

CHRIS CONNOR, London RBN 1. 093.

LIONEL HAMPTON, Philips P. 07 825, nous joue admirablement son concert public enregistré le 22 juillet 1954 au Triannon Ball Room, à Chicago.

EARTHA KITT, ayant appartenu à la troupe de Catherine DUNHAM, chante très bien en français, presque sans accent : Adieu Lisbonne, Le danseur de Charleston.

LENA HORN, RCA 75.407, chante aussi très bien en anglais, « Le Torrent » et « The man I love ».

LOS INCAS, Philips 432-123, nous décrit bien la musique folklorique du Venezuela.

Pour les amateurs de Negro Spirituals, « BROTHER JOHN » Sellers. « Blues and spirituals » sont très bien interprétés. Columbia 305-DP, 1.157.

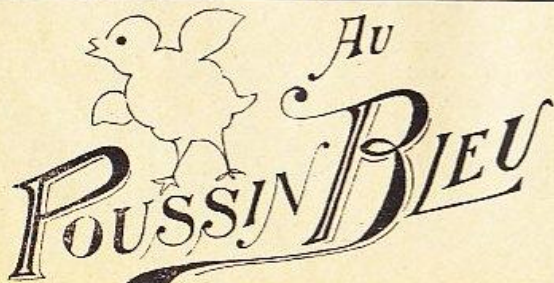
Pour les danseurs : Voici tout d'abord Jean-Jacques TILKAY interprétant « Surprise-party pour un week-end » que vous danserez volontiers. VOGUE EPL 7.238.

Ensuite « Cocktail-party n° 1 », dans lesquels sont interprétés par les orchestres de Noël Chiboust et Félix Valvert et Loulou Legrand « Tennessee Waltz », « Vieja mi largo », « Armandina », « Negra Trite » et « Bandonéon Arracheleiro » ainsi que « Padam, Padam ».

Vous les trouverez tous, ainsi que le matériel radio nécessaire pour les entendre, chez :

TOBIANA frères

14, Rue Damrémont — CONSTANTINE — Tél. : 54-80



LA PAGE DES PESSIMISTES

HISTOIRES

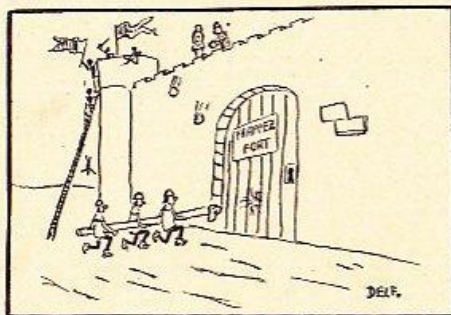
HISTORIQUES

Le plus bel hommage

Un jour, Lyautey rend visite à un grand caïd ami qui lui parle avec enthousiasme de la tranquillité qui règne partout dans les zones occupées.

« Maintenant, dit le caïd, les tribus peuvent cultiver leurs terres, sans craindre la razzia ; les bestiaux, les chameaux, les chevaux, sont en sécurité ».

Lyautey prend congé, son hôte l'accompagne... la nuit est sombre... Sur le seuil, le caïd regarde un instant la plaine baignée d'ombre, et avec un soupir de regret : « Tout de même, dit-il, si vous n'étiez pas là, quelle belle nuit pour voler des chevaux ! »



SANS LEGENDE

QUELQUES HISTOIRES

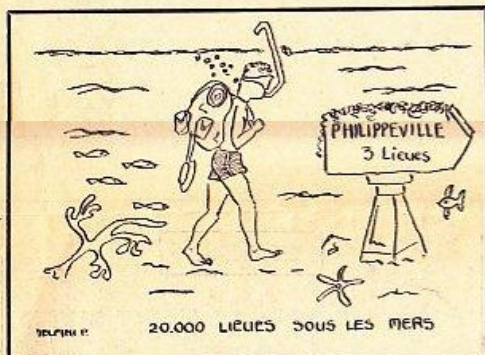
— Un brave paysan « bien de chez nous » pêche dans une petite rivière de Normandie. Soudain un garde, l'œil furibond, surgit derrière lui et en tortillant sa grosse moustache : « Alors vous ne savez pas qu'il faut pêcher avec une licence ? »

— Et le paysan de répondre naïvement : « Ben oui, je comprends maintenant pourquoi depuis deux heures qu'il y suis j'attrape rien ».

— C'est au Sahara. Un reporter interroge un indigène qui a fait en quelques années une immense fortune grâce au pétrole : « Comment avez-vous fait pour acquérir cette fortune ? » Et l'autre de répondre : « J'ai juré, peut-être vous allez rire, mais juste j'ai creusé des trous ».

— Un homme entre chez un coiffeur et demande à se faire raser. Un garçon débutant inoccupé interroge le patron : « Est-ce que lui fait la barbe, chef ? » Mais celui-ci de répondre : « d'accord, mais vas-y doucement, fais bien attention de ne pas te couper ».

CHURCH



20.000 LIÈGES SOUS LES MERS

ENCORE UNE HISTOIRE ECOSSAISE !

Un Ecossais prend le train omnibus allant d'Edimbourg à Glasgow.

A la première station, il descend précipitamment, court sur le quai et remonte dans son compartiment, tout essoufflé. A la deuxième station, même descente rapide, même course et notre homme rejoint sa place en serrant sa poitrine de ses mains. Il en est ainsi pendant une dizaine de gares, quand un voisin, énérvé et intrigué, lui dit :

— Vraiment, Monsieur, je ne comprends pas que vous vous livriez à ce genre d'exercice, vous m'avez l'air de souffrir du cœur.

— Justement, Monsieur, répond l'autre, je suis atteint d'une grave maladie du cœur, je puis mourir à chaque instant, aussi je prends un billet à chaque station pour la suivante.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

Impossibilité.

Un journaliste demanda un jour à Maurice Maeterlinck.

— Pourquoi n'écriviez-vous pas une « Vie des hommes » ?

— J'ai pu décrire avec précision la « Vie des abeilles » et la « Vie des termites », mais la vie des hommes est trop pleine d'incohérence et de contradictions pour pouvoir être décrite.

HISTOIRE DE BAC

A l'interrogation de géographie, l'examineur pose une bonne « colle » au candidat : le Danube.

Le candidat, qui paraît très sûr sur la question, bourre son exposé de petits détails.

L'examineur remarque cela et, facétieux, demande :

— Quelle est la profondeur du Danube à Vienne ?

Alors le candidat, froidement, en regardant l'examineur dans les yeux :

— Mais, Monsieur, sous quel pont ?



VIDÉMENT... IHC... PAS D'TAPIER... IHC

L'esprit de FOUCHÉ

Lorsque Talleyrand fut nommé vice-grand électeur, Fouché ricana :

— C'est le seul vice qui lui manquait.

Un inspecteur de Français entre dans une classe. Il voit sur le cahier d'un élève : Racine, Le Cid.

Il pousse un cri d'indignation en montrant « Racine » :

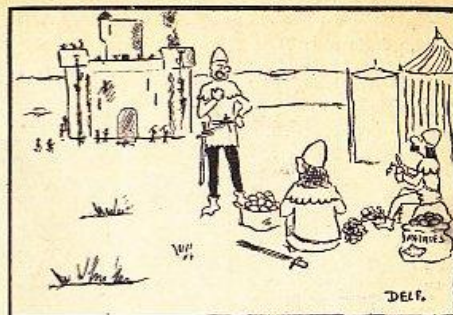
L'élève réalise aussitôt :

— Ah ! oui ! J'ai oublié !

Et il rectifie : « Racine ».

Un demi-fou, après des cauchemars hallucinants, se réveille entre les barreaux de son lit. Il s'écrie :

M... qu'est-ce que j'ai pu faire pour atterrir en prison !



EH ! DEPECHEZ-VOUS D'FINIR Y VONT BIENTOT BALANCER LEUR HUILE BOUILLANTE

COMME ON CONNAIT SES SAINTS

Une jeune femme remonte allègrement en voiture un sens interdit et vient embouteiller la voiture de M. Dupont qui vient en sens inverse.

— Comment m'excuser ? s'exclame-t-elle navrée. Tout cela est de ma faute !

— Mais non, je vous avoue que c'est de la mienne, réplique Monsieur Dupont. Je vous avais vue venir du bout de la rue, et j'avais largement le temps de m'engager dans une rue adjacente.



SOYONS BREFS : ALLO ! NE COUPEZ PAS !

